

Olivier Coufourier

La Générale de compensation

Toulouse – Août 2012

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été spectateur. Oh, pas un spectateur passif, mais je dirais plutôt un observateur. Voilà, c'est ça. Un observateur.

Observer les choses, les personnes, pour comprendre leur fonctionnement et voir se dérouler les événements de manière prévisible. Tellement prévisible. Je ne me sens même pas frustré de ne pas être maître d'un jeu quelconque, ou bien de vivre une surprise, une vraie. Disons que j'ai mes compensations. Ça aide...

L'apéro du puceau

Je ne vais pas me plaindre. Mais quand-même !

Parler de frustrations, de compensations, ça amène tout de suite à la sexualité. Et là, je ne pense pas être particulièrement obsédé : c'est général.

Pendant l'enfance, on parle d'amoureuses, d'amoureux. Dès l'adolescence, ça devient nettement plus cru. Un peu titillé par la question, mais rien de plus. Je voyais bien des couples se former, des histoires, des esclandres, des filles hystériques qui pleuraient. Je me tenais à l'écart.

Une fois, j'étais entré dans une salle de cours du collège, tranquille et seul, au fond, en attendant le rush de la reprise. Je vois surgir un de mes camarades, suivi de près par la grande gueule de l'année. Je n'ai pas eu ni le temps ni l'envie de me manifester. La grande gueule a attrapé le premier, essayant de l'embrasser tout en lui disant «*je t'aime, je t'aime...*». Le premier était atterré et essayait de se dégager, tout en restant calme, car il ne faisait pas le poids. Leur lutte a duré quelques instants, le temps que le premier finisse par partir, suivi de près par la grande gueule. Ils ne m'avaient pas remarqué. J'étais sidéré.

Mon entrée en seconde a commencé par une claque et un malaise. Il y avait dans ma classe un certain Bertrand. Le genre de mec qui se la joue tout le temps. Il s'approche de moi et me demande :

- Tu l'as déjà fait ?

Bien entendu, je savais de quoi il voulait parler. Pas question de répondre et de passer pour un attardé. Je cherchais à gagner du temps...

- De quoi ?

La réponse devait être éloquente sans que je m'en rende compte.

- T'es puceau ! T'es con, parce que c'est génial !

Pauvre sourire de ma part. Je ne doutais pas que cela fut génial, comme il disait, mais il ne suffit pas d'avoir l'envie pour que ça se passe... Ce que l'avenir se chargerait de confirmer.

Et les trois années pendant lesquelles nous avons partagé la même classe, il ne cessait de m'emmerder avec ça.

Dans le genre, la plupart des filles ne valait guère mieux. Les plus allumeuses terminaient toujours les fêtes d'anniversaire sérieusement imbibées et provocantes. Elles finissaient par être vexantes et se retrouvaient dans les pattes des brutasses de service.

Agathe affichait l'ambition d'ouvrir un bordel en Espagne dès qu'elle serait majeure. Pour ma part, je trouvais la démarche intéressante. L'année de première, je m'étais approché d'elle avec le secret espoir qu'elle me fit profiter de son expérience. Non pas qu'elle suscitât un intérêt physique, mais je me disais qu'il fallait que j'apprenne comment se passait un acte sexuel afin de ne pas me trouver dans un état piteux avec celle qui serait l'objet de ma convoitise. Mais voilà, mon côté plutôt passif - pour ne pas dire poussif - m'a fait rater le coche. Agathe n'a pas terminé son année de première et je n'avais fait que la regarder avec, pour seul retour, une indifférence manifeste.

Peu importe, j'ai bien vécu des bricoles par la suite. Je ne sais pas dire non. C'est là mon problème. Je ne me suis jamais donné le choix et j'ai pris tout ce qui s'offrait à moi, avec des bons trucs, de belles expériences, de vraiment très bons et très forts moments... et des choses bien moins reluisantes.

Le fait d'avoir une attitude passive permet de ne pas s'impliquer, de se laisser vivre, de ne pas chercher à afficher quoi que ce soit.

Heureusement, d'ailleurs, car il n'y a pas de quoi être fier à certains moments.

Je repense à Cathy. Je n'avais pas encore dix-huit ans. Elle devait en avoir vingt-cinq. Très très forte et boutonneuse. Je trouvais refuge chez elle. La musique était bonne, le thé rassurant et nous passions d'agréables moments. Ses massages de pieds compensaient n'importe quelle compromission. Je ne faisais aucun effort et elle semblait se satisfaire de mes érections automatiques qui ne reflétaient pourtant aucun désir réel. Bref, je profitais. Tout cela convenait à l'un comme à l'autre et je me tenais de toute façon toujours disponible pour une rencontre que j'aurais désirée et, qui sait, peut-être provoquée ! Un espoir qui ne m'a jamais lâché.

Mais bon, la relation dura encore quelque temps jusqu'à ce que je reçoive une lettre de Cathy. Une surprise qui me fit peur dans la mesure où je trouvais étrange de recevoir une lettre de sa part alors que nous

nous voyions quasiment tous les jours... L'enveloppe soigneusement décorée trônait sur la table de la cuisine quand je suis rentré chez mes parents. Il y avait, au dos, une jeune femme dessinée qui tenait un cerf-volant au bout d'une courte ficelle. J'attendis la fin du repas pour m'éclipser au guidon de mon cyclo, lettre en poche. J'avais rejoint les collines au sud de la ville pour ouvrir enfin la missive. Mon cœur battait fort parce que je sentais bien que c'était quelque chose de sérieux, donc quelque dont je n'avais vraiment pas envie.

Une grosse pierre sur le bord de la route me servit de siège. J'ouvris l'enveloppe sans aucune délicatesse, au mépris du dessin qui se trouva déchiré. Quand à la lettre en elle-même, elle subit le même sort sitôt la lecture terminée. Quatre longues pages d'une belle écriture soignée, agrémentée de collages aux motifs très féminins. Des pétales de fleurs séchés tapissaient le fond de l'enveloppe. Je crois que rien ne manquait en termes d'ornements et autres chichis. Pour ce qui est du contenu de la lettre, et bien, c'était une espèce de supplique qui commençait par le récit des larmes qui ont bien sûr accompagné tout le travail d'écriture. Je passe sur toutes les flatteries d'usage. Cathy trouvait des significations profondes aux moments que nous passions ensemble pour finir par me dire qu'elle voulait avoir un enfant avec moi. J'eus un haut-le-cœur.

Nous étions au milieu des années 80. On commençait à parler Sida et préservatifs. Je ne me sentais pas concerné. Sauf que là, je me suis rendu compte qu'il ne fallait plus que je me croie en-dehors de tout-ça. J'étais furieux après moi. En colère de tant d'inconscience. J'en oubliais presque Cathy. J'ai jeté la boule de papier déchiré et froissé dans une bouche d'égout en revenant en ville. Et puis j'ai laissé filer le temps. Lâchement.

Nous n'avons jamais parlé de cette lettre, Cathy et moi. Parce que nous nous sommes revus, par la suite. Je dois avouer que j'ai été un sale manipulateur. Mais il n'y a que moi pour le savoir.

Quelques jours après l'épisode de la lettre, je rencontre un copain perdu de vue depuis trois ans. Nous avons eu une relation assez forte et même assez trouble (sans pour autant basculer). La peur, je crois, m'avait poussé à prendre la fuite, à passer à autre chose. Le revoir incidemment me fit plaisir. Le crâne quasiment rasé à l'époque, Sébastien arborait maintenant une tignasse frisée impressionnante. Il avait eu de la chance dans sa vie plutôt chaotique puisqu'il avait dû

quitter ses parents assez violemment et affronter le début de l'âge adulte en toute autonomie : il habitait seul dans un studio... Le rêve !

Je lui proposai de venir boire un thé chez une amie à qui je devais rendre visite. Il me suivit avec emballement chez Cathy. Et voilà, j'avais mis Sébastien entre les pattes de la demoiselle. Lui, assez perdu sut très vite saisir l'occasion de la rencontre d'une âme généreuse trop contente de tenter de susciter de la jalousie de ma part. En peu de temps ils se mirent ensemble. Je ne voyais plus Cathy. Pas le moins du monde pour une question de jalousie. Simplement, j'étais soulagé.

C'était au salon de l'auto, je crois, quand Sébastien observait avec insistance une jeune femme, bien jolie. Avec ironie, je lui fis remarquer qu'il était casé. Il me répondit avec franchise : «*Tu ne penses pas que je vais rester avec le gros machin... Tu m'as vu, tu l'as regardée ?*». Il avait raison.

Puis je l'ai à nouveau perdu de vue et je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, ni le «gros machin», ni Sébastien.

Le temps a passé. J'ai digéré et beaucoup oublié aussi...

Il faut dire qu'il m'avait fallu consacrer un peu de temps aux études, après avoir passé le bac. Tant qu'à être observateur, puisque telle était ma condition, autant essayer de jouer un rôle actif, de faire partie d'une équipe. Certainement pas dans le sport ! J'ai tenté, mais je restais toujours sur la touche et finalement je préférais redouter l'effort physique, l'affrontement à l'attente solitaire en bord de terrain. Cela ne me servait à rien de prendre froid en attendant le réconfort des vestiaires embrumés d'odeurs animales.

Non, j'ai voulu être utile, me consacrer aux autres et je n'ai pas été déçu. J'ai décidé de m'occuper d'enfants les soirs et les vacances scolaires. J'étais animateur. Finalement, je dirais que c'était du sport, ça au moins...

Des enfants plus ou moins intéressants, plus ou moins chiants. Des activités plus ou moins sportives, plus ou moins manuelles. Et surtout une équipe de jeunes femmes et de jeunes hommes en devenir. Nous étions tous là en sachant que nous n'y ferions pas carrière, mais en y croyant, pour la plupart. Parfois, cela s'apparentait à une espèce de vie en communauté, une vie en communauté dans laquelle demeuraient des secrets, dans laquelle se constituaient des clans... La vie, quoi !

Il y avait ceux aux physiques pas faciles. Surtout les filles. Je crois que ce secteur d'activité doit détenir le record des surcharges pondérales. Il y avait ceux en manque de reconnaissance sociale et professionnelle, etc. Et puis il y avait ceux qui dénotaient pour une raison ou pour une autre. Dans ce dernier lot, Serge dépassait d'une tête.

Je me souviens que, quand j'étais gosse, j'avais entendu parler du «Beau Serge». Un terrible assassin, d'après ce que j'ai compris, mais dont l'appellation m'avait laissé croire qu'il s'agissait d'un être d'une grande beauté qui aurait attiré à lui ses pauvres victimes. Je ne pense pas que ce fut la vérité, mais quand j'ai fait la connaissance de Serge, c'est tout de suite cette référence qui m'a sauté à l'esprit.

Un grand et bel homme au charme indescriptible qui sentait bon la lessive fraîche, toujours d'humeur égale. Avec lui il semblait qu'aucun problème ne devait subsister. J'ai toujours été intrigué par les motifs de ses caleçons, lorsqu'il se penchait : toujours des personnages de Walt Disney. Un côté risible, mais qui ne lui valut aucune remarque moqueuse. Je dois bien reconnaître que j'étais un peu jaloux de la différence de traitement entre lui qui était toujours auréolé d'une espèce de respect général et moi, sujet à plaisanteries, souvent de mauvais goût.

Le Beau Serge nous a été présenté un soir de février, un de ces soirs de réunion interminable qui rassemblait l'équipe autour du directeur, tous les quinze jours. Nous parlions activités. Nous parlions objectifs éducatifs et pédagogiques. Nous parlions coordination et planning. Nous parlions beaucoup. Il fallait que chacun dispose de ses "vacations" en nombre équitable. C'est-à-dire que chacun travaille suffisamment pour récolter un peu d'argent et puis qu'il puisse mener à bien certains projets. Tout bien pesé, nous devions être une trentaine.

On se connaissait parce qu'on se côtoyait souvent. Parmi les clans, on se retrouvait souvent en fin de soirée, chez ceux qui avaient leur appart en ville. Ceux-là, en général touchaient du chômage et vivaient de manière autonome. Les autres vivaient chez leurs parents. Certains avaient une voiture, souvent une épave dans laquelle régnait un bordel monstre. La plupart se déplaçait en deux roues, motorisé ou pas. C'est qu'après 19 h 03, il n'y avait plus de bus. Le boulot terminait à 19 heures, souvent après, quand les parents arrivaient en retard pour chercher leurs petits...

Ce soir-là il y eut un tour de table de présentation. Serge décrit succinctement son parcours. Particulièrement à l'aise, tout en restant réservé, il caressa attentivement l'assemblée de son regard bleuté, esquissa un sourire et passa ses doigts dans sa tignasse noire et hirsute. Enfin, il se mit à parler, manifestement heureux de se trouver parmi nous. Arrivé de la région parisienne depuis peu, il semblait avoir pas mal roulé sa bosse dans l'animation, en même temps qu'il avait poursuivi des études en sociologie.

Facile est le premier mot qui m'est venu à l'esprit pour qualifier son relationnel. Je me demandais s'il était charmeur et s'il n'y avait pas lieu de se méfier de lui. Mais il ne laissait aucune prise à quelque méfiance. Je regardais les filles – majoritaires dans ce milieu -. Toutes, absolument toutes l'écoutaient attentivement. Même Brigitte avait renoncé à se manger les crottes de nez. Elle se tenait droite. Je remarquai à cette occasion qu'elle avait une poitrine plutôt imposante... Quant aux mecs de l'équipe, ils s'intéressaient.

D'ailleurs, lorsque fut venu le moment des questions, chacun voulait savoir mille trucs le concernant. Didier, le directeur, dut arrêter l'interrogatoire, sinon nous y serions encore !

En quelques mots, royal, Serge conclut le jeu des questions réponses à la demande de Didier : «Chacun d'entre vous apprendra à me connaître. Pour qui veut me connaître, bien sûr : personne n'est obligé».

Sa barbe naissante crissa contre son gros pull over, comme il frottait son menton sur son épaule.

Ce qui intriguait, c'était la raison de sa venue dans le sud-ouest. C'était de savoir de quoi il vivait. C'était de savoir où il vivait. C'était de savoir s'il était avec quelqu'un... Personne ne le sut ce soir-là et depuis ce moment, il n'y eut plus jamais d'information donnée collectivement par lui. C'est ça qui est étrange, en fait.

J'étais emmerdé par l'antivol de mon cyclo, à la sortie de la réunion. Ridicule et accroupi, j'entendais glousser le groupe de filles. Des éclats de rire fusaient. Je savais bien de qui elles parlaient. A part moi qui passais un temps fou pour détacher mon engin à moteur, il ne restait plus de mecs. Ils s'étaient volatilisés, le temps que je m'affairais.

Comme j'avais envie de savoir deux ou trois petites choses du ressenti des filles sur le nouveau venu, je proposai d'aller boire un verre. Et là,

elles se sont toutes défilées prétextant que la fatigue, que la fringale, que le manque de thune... J'avais quand-même remarqué le clin d'œil de Sophie à l'adresse des autres quand je m'étais approché. Pas dupe, j'avais compris qu'elles poursuivraient leur intense conversation entre elles. Certainement au bar.

Comme toujours quand je suis vexé, je m'enfuis dans la nature. Pas bien loin. Ce soir-là, je suis allé rouler dans les collines, histoire de voir la ville de nuit et de haut. Il faisait plutôt frais. Mais je suis resté une bonne heure, jusqu'à ce que le froid m'eut pénétré. Quand je repense à ce moment-là, je m'imagine fumant une cigarette. Mais c'est impossible car je ne fumais pas ! Je ne fumais pas, je ne buvais pas d'alcool et je parlais très peu. Je préférais écouter.

Jouer les confidents, ça c'est un bon truc. On écoute et quelques expressions du visage, des soupirs, parfois des sourires suffisent à remplacer les mots. Je savais que cela m'assurait un succès – tout relatif, certes -, mais un certain succès auprès de celles qui avaient besoin de s'épancher. Il suffisait d'attendre et parfois je ramassais les miettes.

Bon, quand je parle de miettes, c'est au mieux un rapport sexuel, plus généralement un geste tendre de reconnaissance qui pouvait aller jusqu'à un baiser. Parfois, c'était l'humiliant compliment de "l'immense qualité d'un ami à qui on pouvait tout dire"... Mais ces miettes, je savais qu'il valait mieux les ramasser auprès d'un cercle plutôt éloigné de mon environnement professionnel du moment. Parce que je ne me voyais pas côtoyer par la suite celles qui ne m'auraient consenti des "tendresses" que par dépit ou je ne sais quelle raison bidon.

Non, s'il y en avait une qui me plaisait bien dans le groupe d'animateurs, c'est Sophie. Très jolie, grande, un peu carrée des épaules, avec de longs cheveux bruns. C'est elle qui avait fait un clin d'œil à la tribu des filles afin de m'exclure de leur déroulement de soirée. Pourtant, son satané caractère me plaisait. Elle avait beaucoup d'humour et un côté fonceur bien séduisant.

Quelques jours plus tôt, elle était en train de plaisanter sur mon compte à la fin du temps d'animation. Elle s'allumait une cigarette quand elle m'a balancé un puissant coup de hanches. Si puissant qu'il a réussi à me propulser pile dans une poubelle ouverte. « *Chaque chose à sa place* », affirma-t-elle, dans l'éclat de rire général. Je n'eus d'autre choix que de

rire aussi de ce geste au fond très vexant, même s'il avait été exécuté de main de maître.

Je ruminais cette pensée en regardant mon cyclomoteur. C'est vrai que je n'avais pas fière allure, là-dessus. Une vieille, antique, mais véritable Mobylette que j'avais récupérée pour trois fois rien après le vol de mon troisième 50 cm³. Il n'empêche que cette Mobylette, toute vieille, grise et agonisante me traînait sans histoire, à part le bruit de son moteur qui s'apparentait davantage à un râle de souffreteux qu'à un vrombissement glorieux.

Je venais d'obtenir mon permis de conduire – à vingt ans, il était bien temps - et j'avais quelques plans pour acheter à bas prix et à crédit une vieille voiture. Mon rêve absolu, au-delà du développement de mes capacités séductrices consistait à pouvoir partir à tout moment, ne serait-ce que pour aller pisser dans la mer.

Je commençais à avoir vraiment froid. Pourtant j'avais les idées particulièrement claires et je bâtissais à grande vitesse les projets d'un avenir très proche. De toute façon, je n'avais pas le choix. A la fac, le doublement de la première année d'histoire-géo n'obtiendrait pas de dérogation à cause du précédent doublement de la première année de la fac de chimie. Cela faisait donc la troisième année que je végétais à l'université. Il n'y avait plus d'avenir pour moi dans l'après-bac... Les résultats calamiteux des partiels furent sans appel.

Je pensais donc au coup de piston que m'avait proposé le mari d'une voisine. Pas un boulot transcendant. Il consistait à être, en gros, un homme à tout faire dans un des multiples services d'une grande société pétrolière. Pour un salaire qui me faisait rêver : 15% de plus que le Smic, treizième mois, etc, etc, etc. Il fallait que je travaille à la concrétisation de cette opportunité formulée un soir d'apéro chez ce couple d'alcooliques au demeurant très aimables. Je n'aime pas le pastis, mais je me souviens en avoir pris deux, pour faire plaisir. Je me souviens aussi que j'avais vomi, dans un délai aussi bref que surprenant.

J'étais retourné le lendemain, proposant, avec l'esprit un peu plus clair, de nettoyer mes dégâts, mais ils opposèrent un refus amusé, m'affirmant que je m'y prenais un peu tard. Ils avaient tout à fait raison et ma naïveté les amusaient beaucoup. Ils me prirent en sympathie...

Si je prenais cette direction, je n'aurais plus besoin ni d'aller à la fac, ni de faire mes heures de vacations dans l'animation. Il me serait facile de

prendre un appartement pour moi tout seul, d'y faire venir qui bon me semble... Ces pensées m'excitaient en tous sens.

Le seul hic, c'est que mon cercle social était exclusivement constitué d'animateurs. J'avais beau tenter de jouer le mystère sur mes connaissances et mes activités en-dehors de ce boulot, il n'y avait rien d'autre, en réalité. A la fac, c'était une catastrophe : je n'arrivais pas à m'intégrer. Les soirées étudiantes, je ne faisais qu'en entendre parler. Après coup, bien sûr !

Mais qu'importe, après tout, puisque je finissais par obtenir de belles compensations, de jolies miettes, disons...

Fatale invitation

Pari tenu !

Quelques mois plus tard, je consacrais l'essentiel de mes journées à un boulot où je mettais en place des systèmes de pompes à vide dans des flacons remplis de liquides odorants. Je mettais des moteurs sous les flacons pour activer l'agitateur magnétique en forme de grosse gélule. Je respectais les indications données, je notais les chiffres que je voyais, je rangeais, m'occupais des stocks.

J'étais dans un laboratoire de pétrochimie, vêtu d'une blouse blanche toujours propre. Blouses à volonté... Tout cela me paraissait bien abstrait et je ne connaissais vraiment pas l'utilité de mon travail. Peu m'importait, finalement, puisque ma chef – une petite grosse d'âge moyen – m'affectionnait beaucoup. Elle s'émerveillait de ce que je faisais et me complimentait bien souvent en me laissant miroiter des perspectives d'ascension professionnelle. Je ne comprenais pas ce en quoi ça pouvait consister. En tout cas, j'étais bien vu, sans forcer le moins du monde.

J'avais mon petit appartement mansardé en plein centre-ville, au sommet d'un vieil immeuble, avec vue sur les toits. Un truc tout refait à neuf. Le seul hic, c'était que les cloisons n'arrivaient pas jusqu'au plafond pentu. Elles se limitaient à 2,5 mètres. Je les ai mesurées. Outre le fait que le bruit pouvait passer d'une pièce à l'autre toutes portes fermées, cela me posait problème pour les toilettes : aucune intimité. Un bien bel appartement, mais avec un défaut de taille !

En regardant par la fenêtre, dans la cour de l'immeuble, ma voiture. D'un beau bleu passé affichant quinze ans d'âge et 300 000 kilomètres au compteur. Le siège passager désespérément bloqué en position couchette. Grosse consommation de carburant : la simple vision de la jauge m'angoissait d'avance. Pour 5 000 balles, j'allais pas faire le difficile... Je la regardais en essayant de la trouver jolie. Mais peut-on s'attendrir sur les charmes d'une R 12 ailleurs que dans les pays de l'Est ? Lorsque j'ouvrais le coffre, j'étais désespéré. Quatre roues s'y trouvaient stockées. Elles m'avaient été offertes avec l'épave. Je ne savais qu'en faire ni où les mettre. Cinq roues de secours au total...

Pour le reste, je continuais à maintenir une vie sociale dans l'univers de l'animation. Ma nouvelle autonomie financière me donnait un semblant

d'assurance, disons, une certaine contenance. J'y consacrais deux soirs par semaine et une bonne partie des vacances scolaires.

Mon nouveau statut de salarié m'avait donné de la respectabilité. J'étais davantage écouté de mes collègues animateurs. Quelques animatrices semblaient s'intéresser à moi. Surtout celles qui comptaient sur moi pour les ramener en voiture. Sophie, elle aussi, me regardait différemment, bien qu'elle ne put s'empêcher d'émettre quelques moqueries au sujet de mon vaillant carrosse... C'est de bonne guerre. Il n'empêche que je la trouvais de plus en plus jolie. D'ailleurs je le lui avais dit en lui demandant ce qui avait changé... Elle me regarda de haut, esquissa un sourire - qui retenait plutôt le rire - et me lâcha sèchement que ce n'était pas elle qui avait changé, mais ma façon de la regarder. Dès lors, je ne me faisais plus d'illusion sur la moindre "miette" qu'elle aurait pu me donner.

Au début des vacances de Pâques, je travaillais au centre de loisirs. Je faisais équipe avec Sophie, Brigitte, Cédric, Odile, Suzanne, Adeline, Sabine et Serge. Odile était nouvelle, dotée d'un appareil capillaire spectaculaire tout à fait dans la tendance de l'époque. Sa voix en revanche tranchait de par ses tonalités graves plus proches de celles d'un baryton un lendemain de cuite que d'une jeune fille qui se respecte. J'aimais bien Odile. Elle était rigolote. Mais quel cul ! Pourquoi s'obstinait-elle à porter des jeans aussi moulants ? L'œuvre d'une vendeuse perverse, sans doute. J'aimais bien Odile aussi parce qu'elle assumait ce qu'elle était et que l'on pouvait avoir de franches discussions, y compris sur l'intimité.

J'étais seul et perdu dans cette intense réflexion, les fesses posées sur le bureau désert du directeur, avant l'ouverture du centre. Je regardais les nuages passer dans le ciel à travers la petite fenêtre de toit. Des pas dans l'escalier m'avertirent que quelqu'un montait. Je gardai ma position jusqu'à ce que j'aperçoive Serge dans ma vision périphérique. Il s'approcha de moi et vint se poster bien en face. Il me regarda droit dans les yeux sans dire un mot. Je vis alors que ses yeux étaient très bleus. Je ne l'avais jamais remarqué. Mais il ne m'avait jamais regardé avant avec tant d'intensité, il faut dire...

Il portait un gros pull, vraisemblablement tricoté main. Il me regardait en respirant bruyamment. Ses lèvres sensuelles semblaient vouloir dire quelque chose. Mais rien. J'ai eu envie de l'embrasser. Gros trouble. Il monta sa main vers mon torse et se mit à me pincer un téton à travers le t-shirt. Une sensation inconnue, douloureuse, qui me fit lui dégager

assez violemment sa main. Il restait imperturbable alors que je sentais une bouffée de chaleur me monter à la tête. Je sais que dans ces cas-là, j'ai les oreilles écarlates, mûres au point de menacer de tomber. Serge me tapa affectueusement sur l'épaule et me complimenta ironiquement sur la beauté de ma nouvelle voiture. Puis il redescendit l'escalier. J'ai pris quelques minutes avant de rejoindre le groupe d'animateurs en bas. Il me fallait reprendre mes esprits.

Durant ces quelques minutes, mon cerveau fonctionnait à fond. Je savais qu'il n'était pas homo puisque des filles du groupe avaient déjà couché avec lui. A moins qu'il ne se foute de ma gueule en pensant que j'étais homo ? Après tout, nombre de mes "amies" avaient trouvé que j'étais d'une certaine douceur féminine. Donc on pouvait avoir des doutes par rapport à mon orientation sexuelle... A moins qu'il n'ait eu un geste à mon égard parce que je l'attirais... En fait, j'étais complètement perdu.

Et bien, on n'a jamais parlé de ce moment-là avec Serge, malgré les innombrables occasions. Pour ma part, j'ai gardé le souvenir de cette sensation, de ce vertige, dans un coin secret de mon esprit. Un souvenir qu'il m'arrive de ressortir pour moi-même juste pour éprouver une bouffée de plaisir.

En tout cas, ça m'aura pourri cette journée-là. J'ai dépensé toute mon énergie pour lutter. Les jours suivants, ça allait mieux et je suis redevenu "naturel" avec tout le monde, y compris avec Serge.

Quel drôle d'animal ! Je savais qu'il avait couché avec Odile et avec Sabine. Pour Suzanne, j'avais des soupçons. Qui serait la suivante ? A franchement parler, Sophie et Serge, ça oui, ça aurait fait un beau couple. Mais c'est un peu comme s'ils étaient trop semblables en termes de tempéraments pour pouvoir s'approcher réellement.

Un peu plus tard dans la semaine, Odile est venue manger chez moi. Elle avait sorti de son énorme sac en toile un chorizo, une bouteille de vin, deux paquets de Marlboro et de l'herbe... Comme elle se sentait à l'aise, elle retira son soutien-gorge sans ôter son t-shirt, pour le fourrer en vrac dans son sac. Je remarquai au passage, que c'était plutôt joli.

Je mis à réchauffer à feu doux la pipérade que ma mère avait préparée et sortis une poêle pour faire revenir du jambon. Je revenais vers le coin salon (un lit une place déguisé en canapé, une table basse et un pouf),

armé d'un tire-bouchon quand Odile agita sa généreuse poitrine libre sous le t-shirt :

- Je me suis mise à l'aise ! je sais que ça craint pas avec toi parce que t'es homo...
- Qu'est-ce que t'en sais ? Ca m'énerve à la fin !
- Oh, c'est bon... Te vexe pas. Chais pas, moi. C'est parce que tu es assez... féminin et que chez toi, justement, y'a aucune trace féminine. Je remets mon soutif, si tu veux !
- Non, il est très bien où il est. Même si je suis pas homo, je vais pas te violer.
- Ca tombe bien, parce que j'étais venu bouffer.

Elle me tendit le chorizo et s'empara de l'herbe.

- Va t'occuper de ce truc phallique - ça t'initiera -, pendant que je prépare le splif.

De retour avec une planchette couverte de tranches de chorizo, je retrouvai Odile vautrée sur le canapé, le «splif» aux lèvres. Les verres étaient remplis de vin.

- C'est con, ce que je t'ai dit, tout à l'heure...
- Tu vas t'excuser ? Pas la peine, j'ai déjà oublié.
- Non, c'est pas mon genre. Non, c'est con, parce que j'ai baisé avec un mec, il y a deux jours et... Pas de doute, c'est un mec qui a bien baisé avec la nana que je suis, mais que j'ai trouvé très féminin dans sa façon de faire. Et bien, c'était parfait !

Elle prit une tranche de chorizo et partit vers la cuisine, à la recherche d'un cendrier, s'engouffrant la charcuterie dans la bouche.

- Parce que, ce que les mecs savent pas faire, chéchoqué u titoriche.
- Quoi ?

Elle revint s'asseoir en face de moi et me passa le mégot sérieusement entamé.

- Ce que les mecs savent pas faire, c'est s'occuper du clitoris. Non, mais c'est vrai, quoi... On a l'impression que... Je sais pas, mais ils sont vraiment trop cons avec ça !
- Et alors, quand on est féminin dans la façon de faire, on s'occupe mieux du clitoris ?
- Oui ! Enfin non, c'est pas ça. Mais c'est un tout. Tu vois Serge ? C'est avec lui que j'ai baisé avant-hier. Et bien... il est très masculin d'apparence. Très masculin de corps et je ne parle même pas de son engin, Mama mia ! Mais alors, tout ce qu'il fait est

parfaitement maîtrisé, avec une sorte de regard d'enfant perdu. Perdu et pervers à la fois, une écoute du corps très féminine, une douceur et une fermeté réunies... enfin, un ensemble. Une peau douce comme il faut, agréable à l'odeur. Et puis il est beau, si, si, il est beau. Pas que sensuel, il est beau. C'est ça, il incarne un fantasme, aussi. Sans doute parce que toutes les filles lui courent après. Quelles connes !

Elle reprit le joint en main et inspira profondément. J'étais sidéré par la masse d'informations que je recevais en même temps et troublé par l'absence de pudeur d'Odile.

- Ouais ! N'empêche que, comme les autres, t'as couché avec !
- Sauf que pour moi, c'est juste une histoire de cul, l'histoire d'une fois. J'attends pas le rendez-vous suivant avec lui. Les autres, après avoir tiré le coup du siècle, elles croient que ce sera toujours comme-ça et elles attendent la prochaine fois. Avec Serge, il ne peut pas y avoir de prochaine fois. C'est un idéal. Il te donne exactement ce que tu veux, comme tu peux même pas imaginer. Je crois qu'il y a tout, avec de l'amour sincère et tout et tout... C'est fatal ! Non, le coup parfait, je te dis.
- Mais c'est quoi, le coup parfait ?
- Un ensemble de choses qui sont présentes en même temps : l'incarnation du fantasme, comme je disais. Une attirance violente, des attentions touchantes, le don de soi. Serge, quand il se donne, c'est pas à moitié. Tu sais à quel moment j'ai senti sa vulnérabilité ?
- Quand il a pleuré ?
- Imbécile ! Non, c'est quand j'ai eu sa queue dans ma bouche...
- Ah oui, là, tout de suite, on sent ta toute puissance qui s'exprime : t'es à genoux, en train de le sucer et c'est à ce moment-là que tu t'es dit «Ha, ha, il est à ma merci»... foutaises !
- Exactement. Tu peux pas savoir... Son sexe, imposant, à la fois tellement doux, fragile et fort, parce que rigide, mais dans ma bouche, remplies de dents. Son gland onctueux comme un litchi était d'une délicatesse incroyable. Et j'ai pu tout lui faire, mettre mes doigts où je voulais. Et je ne m'en suis pas privée, d'ailleurs... Il a aimé. Il m'a donné son anus et je lui en suis infiniment reconnaissante !
- Serge ?
- Ben oui, Serge. Ca te dégoûte ?
- Non, je découvre quelqu'un que je croyais connaître un peu. Je vais le voir un peu différemment, maintenant...
- Bah, tu aurais tort. C'est vraiment un mec bien. Mais dangereux.

Odile s'interrompt pour remplir les verres à nouveau et se plonger brièvement dans une intense réflexion.

- Je crois qu'il est dangereux parce qu'il peut rendre dingue raide n'importe quelle fille. Il ne promet absolument rien, mais son truc, ça peut laisser croire que quelque chose d'extraordinaire s'est produit et que c'est LA rencontre... Pfuttt, n'importe quoi !
- Bah, si c'est si bien que ça, c'est normal de vouloir recommencer, non ?
- En rêve, oui. Ou avec un autre que lui, une chance sur un million.
- Je ne comprends pas trop... Ce serait le mec parfait ?
- Oui, le mec parfait, mais qui donne tout, désespérément tout, en une fois. Cette fois-là, tout est permis, magnifique, dans un échange éperdu. Aux confins de l'envoûtement. C'est possible une fois. La magie se perdrait, sinon. Chais pas, l'habitude, l'impossibilité de refaire la performance... Je comprends très bien tout ça et je ne tombe pas dans le piège. D'ailleurs, c'est pas un piège, Serge. Mais il y a de quoi s'enticher. Moi, je l'aime bien. Toutes les autres en sont folles et elles savent qu'elles ont toutes couché avec lui. Mais chacune espère quelque chose parce qu'il y a eu un truc «unique». Remarque, elles n'ont pas tort : il y a eu un truc unique... Mais unique !
- Et lui, le clitoris, il su trouver comment s'en occuper ?
- Il a pris tout le temps qu'il fallait. Non, vraiment, on est partis à fond dans l'exploration de nos corps et de nos plaisirs. Oh, tu vas rire, mais il m'a fait ressentir des trucs pas possible avec son nez... Et même quand il me prenait, c'est dans la position classique, disons celle du missionnaire qu'il réussissait le miracle de me pénétrer à me couper le souffle, tout en venant m'écraser le clitoris avec son pubis, à chaque coup de reins, par un astucieux mouvement du bassin. Quand je dis écraser, c'est plutôt appuyer très fort un très court moment et à grande fréquence. Quant au mouvement du bassin, c'était super agréable aussi, parce que je posais mes mains sur ses fesses et que je sentais tous ses efforts. Tu savais qu'il a des jolis creux au niveau des reins ?
- Non, non, je ne suis pas allé voir.
- Ca ne va pas brûler, là ?

Captivé par son histoire, j'avais oublié la pipérade sur le feu. J'aurais dû me lever d'un bond, mais Odile aurait alors pu voir ce que le trouble provoquait dans mon pantalon. Je pris un coussin, dans une attitude bien maladroite. Je pense qu'elle n'était pas dupe de ma manœuvre pour masquer ma honte. D'ailleurs elle me demanda ce

que je faisais avec cet "accessoire" plaqué à ma braguette. Je lui répondis que je n'avais pas de dessous de plat et que j'avais besoin de poser la casserole sur quelque chose... C'était ridicule de ma part. Réinstallé à ses côtés, je servis nos assiettes en l'incitant à reprendre sur le sujet des creux au creux des reins.

Après un long soupir et quelques bouchées, le sujet repartait de plus belle. Emporté par l'élan, le vin, la fumette, je me mis à évoquer ma dernière aventure avec une fille rencontrée en boîte, Anna. Je sentais que mon histoire ennuyait d'avance Odile. Sauf quand je lui expliquai qu'Anna et moi nous nous embrassions devant son copain.

Puis que nous avons réussi à nous revoir et enfin à coucher ensemble et que le souvenir que je gardais d'Anna, c'était une odeur forte et persistante de ses sécrétions intimes sur mes mains. Je me souviens très bien avoir redouté de porter également cette odeur sur ma figure. Je ne faisais plus la bise à quiconque, prétextant un rhume.

- Je suis sûre que tu t'es masturbé en reniflant tes doigts, s'esclaffa Odile.

Je reconnus bien volontiers m'être livré à cet exercice, excité par l'odeur...

Le visage d'Odile se ferma d'un coup.

- T'es qu'un porc. Des pervers de ton espèce, merci bien ! Tu vau pas plus cher que les autres. Je me demande ce que je suis venue foutre chez toi !

Elle rassembla ses affaires alors que je restais pétrifié.
La porte claqua et je demeurai comme un con.

Bref !

J'en avais vu d'autres et j'en verrais d'autres.

Je dois dire que les révélations croustillantes d'Odile, loin de me dégoûter de Serge, ne me l'avaient rendu que plus intéressant, au contraire.

J'ai appris, par la suite à mieux le connaître, à bien le connaître, même si ce n'était qu'une relation amicale. Mais cette amitié-là nous liait au travers d'un pacte de non trahison. Aucun enjeu entre les deux, aucun jugement et le strict respect d'une distance raisonnable et... de nous-même !

Je peux en parler, maintenant, sans crainte de trahir quoi que ce soit.

Plus de vingt ans que Serge est mort.

Le train en marche

Après l'épisode d'Odile, les choses ont changé, du moins mon regard. Je n'avais plus trop envie de côtoyer tous ces personnages, d'être admis à toutes forces dans ces groupes de gens avec qui je travaillais. Autant j'ai pu les jalouser, parfois, autant je ne ressentais rien d'autre qu'une certaine méfiance à leur égard, désormais. Surtout les filles. Pour autant mes amis sont de tout temps à jamais essentiellement des femmes. Allez comprendre.

J'ai donc pris mes distances avec le monde de l'animation enfantine. J'avais mon boulot, je m'étais inscrit dans une activité du soir de ma boîte : atelier théâtre. Tous les jeudi soirs, après le boulot, nous nous retrouvions, une quinzaine, autour de la prof de théâtre. Une femme au physique sec, aux traits marqués, malgré sa petite quarantaine.

Je trouvais cela tellement ridicule certaines fois, surtout pour les exercices de voix... Un peu comme les sportifs commencent leur séance par les échauffements, nous devions, debout et alignés, partir du grave pour monter vers l'aigu... puis le contraire. Une espèce de mélodie suivait, parfois quelques tentatives de chant en canon. Enfin nous passions aux choses sérieuses avec les petits jeux théâtraux. L'objectif était d'être en mesure de présenter un spectacle à l'occasion du pot de fin d'année du comité d'entreprise. La perspective me glaçait d'avance.

Malgré tout, j'avais gardé contact avec quelques-uns de ma vie d'avant, celle d'animateur. Je revoyais fréquemment un petit groupe dans lequel il y avait Serge, bien sûr, mais aussi Jean-Michel, Carole, Sophie et puis un autre, tellement discret que j'ai oublié son nom. A cette époque, je ne savais pas mélanger mes amis. Du moins, je ne tentais pas ce genre de rencontre. Il y avait les amis du boulot, les amis du théâtre, les amis de l'animation, les «autre catégorie» et enfin les épisodiques.

S'il y a un groupe qui a fonctionné assez longtemps, c'est bien celui de l'animation. J'avais quitté le métier et ne nous retrouvions que par envie. Nous partions en virée, en randonnée, en concert... Peu à peu, Jean-Michel et Carole se sont rapprochés au point de finir ensemble. Donc, dans ce petit groupe, il y avait désormais un couple, Serge le célibataire aux innombrables conquêtes, Sophie la célibataire aux innombrables conquêtes, le sans nom et moi l'inclassable.

Mes relations avec Sophie se fondaient sur une estime réciproque. Elle passait son temps à se moquer de moi, de multiples façons. Mais j'aimais ça, trouvant réconfort dans l'intérêt qu'elle me portait, quel qu'il fût. J'éprouvais toujours de doux sentiments à son égard et une diffuse attirance, il faut bien avouer. Elle s'était investie dans une formation de kinésithérapeute et préparait des concours administratifs. Parfois, Sophie portait une robe. Un événement tellement exceptionnel que nous étions tous époustoufflés par son allure. Il y avait de quoi !

Maintenant, je connaissais bien Serge. Il passait d'ailleurs assez souvent chez moi, à l'improviste. Quelques minutes pour parler un peu, échanger des cassettes, des bouquins. Je ne m'aventurais jamais chez lui sans y être invité, en revanche. Normal : je risquais de le déranger en compagnie ou de trouver porte de bois. Il avait beaucoup de temps devant lui. Apparemment la recherche d'argent ne faisait pas partie de ses préoccupations, bien qu'il soit assez économe dans son mode de vie. Lors d'un de ses derniers périples, il s'était endormi au volant de sa 4L rouge toute neuve en revenant de Paris. Il s'était réveillé à sept petits kilomètres de chez lui, étalé dans un champ, non loin de sa voiture sur le toit, la batterie curieusement posée sur le châssis... Un mystère. Quoi qu'il en soit, Serge n'avait pas remplacé sa voiture, circulait en vélo et prenait le train quand il le fallait.

Un que j'aimais bien aussi, c'était Jean-Michel. Très drôle et sérieux à la fois, je l'ai toujours connu avec les ongles noirs au bout de doigts épais. Il travaillait maintenant dans un garage, alternant la lecture de manuels techniques avec celle de la littérature américaine. Curieux mélange. Son regard était toujours empli d'étonnement quand il écoutait quelqu'un. Il commençait à perdre précocement ses cheveux, mais cela ne lui posait pas de problème. Je crois que la confiance qu'il accordait aux autres était à l'égal de sa générosité. Ce qui n'avait pas échappé à Carole.

Carole... Avec ses longs cheveux blonds et cet air si souvent renfrogné. Pourtant, pour une jeune institutrice, elle ne manquait pas d'humour à l'égard des enfants qu'elle tournait en dérision dès que l'occasion lui en était donnée. Mais contrairement à Jean-Michel, la générosité était comptée chez elle : un apéritif, c'était quatre olives par personne et autant de crackers. Plus, c'eut été trop. Comme pour

tous les gens qu'on aime bien, ce travers devenait un sujet de plaisanterie bienveillante.

En y repensant, il y a quand-même eu un événement qui m'avait un peu choqué, un soir que Jean-Michel et Carole me ramenaient en voiture. Un petit accrochage, de la tôle froissée. Trois fois rien. Jean-Michel était au volant. Carole l'a frappé, telle une gamine possédée. Certes elle avait eu peur, mais son attitude violente s'avérait excessive. J'étais sorti le premier de la voiture pour ne pas en voir davantage, pour ne plus entendre les hurlements de cette espèce de folle qu'elle était devenue. Une fois tout le monde dehors, le calme semblait de mise. Je n'ai jamais osé en parler ni à l'un ni à l'autre. Un peu plus tard, j'ai remarqué que Carole était enceinte.

Dans les années 80, de multiples manifestations se déroulaient à Paris. Nous étions nombreux à prendre le train pour nous y rendre, défilier dans les rues et profiter du déplacement pour faire une virée dans la capitale. C'étaient d'ailleurs les dernières occasions que j'avais de retrouver la "troupe".

Une de ces-fois-là, je m'étais installé sur une banquette, seul, pour affronter confortablement ce long trajet. Un de ces samedi pluvieux du mois de mai. Sur le siège devant moi, il y avait Serge, seul également. Ce n'était pas trop étonnant, dans la mesure où nombre de filles du groupe des animateurs évitaient de l'approcher. Je voyais ses cheveux hirsutes dépasser du dossier. Toujours amusant, Serge m'envoyait de temps en temps un clin d'œil entre les deux dossiers.

N'y tenant plus au bout d'un moment, je lui tapai sur l'épaule pour lui parler.

- Tu sais qui est venu manger chez moi, l'autre soir ? Odile !
- C'est qui ?
- Celle qui a une tignasse terrible, avec une voix grave...
- Ah, oui, celle qui a toujours des jeans moule-moule. Oui et bien ?
- Elle m'a parlé de toi et...
- Ecoute, mec, même si elle a parlé de moi, ça ne m'intéresse pas. Tu fais ta vie avec ce que tu veux !

Un peu refroidi par cette réflexion, je me suis reculé dans mon siège sans dire un mot de plus. Attrapant un livre, renfrogné, je tâchai de ravalier ma vexation.

Quelques instants plus tard, Serge s'est jeté sur moi en rigolant. Il me recouvrait littéralement de son corps en écrasant mon livre et se mettait à m'ébouriffer les cheveux. La tête dans mon cou, il me chatouillait et s'esclaffant : «*Il est tout chiffonné, il est tout chiffonné !*». Un véritable gosse...

Voilà : comment lui en vouloir ? Il savait toujours trouver l'attitude adaptée pour faire diversion et se rendre sympathique. Agaçant, mais attachant.

Après quelques cris et éclats de rires, nous reprenions notre souffle.

- Je ne suis pas sûr que ce soit si intéressant que-ça, ce que t'a dit Odile...
- C'est pas tant ce qu'elle m'a dit, mais ce qu'elle a fait, ce soir-là.
- T'a eu droit à son terrible strip-tease ? Elle sait y faire... Alors, petit cochon, tu t'en es bien tiré ?

Comme à chaque fois, il était impossible de parler sérieusement. Là, il me tortillait les cheveux pour me réaliser une coiffure ridicule, très concentré sur son ouvrage...

Mal à l'aise, je devrais sans doute en arriver à avouer que mes intentions n'étaient pas tout à fait innocentes en recevant Odile.

- Ca s'est plutôt mal passé. Elle a parlé de toi, enfin de votre relation...
- Notre relation, quelle relation ? Oublie !
- Non, elle n'a pas parlé de votre relation comme si vous étiez ensemble. Je voulais dire votre relation physique...
- Je confirme : je m'en fous !
- Bon, bref, comme elle parlait cul, je me suis mis à lui raconter un petit truc que j'ai vécu et elle m'a traité de porc avant de claquer la porte.
- Et ?
- Et c'est tout : elle s'est emportée dès que j'ai commencé à parler de moi. C'est quand-même incroyable, elle a pu parler de son clitoris, de ta bite, de ton cul et moi, je n'ai même pas prononcé le mot "sexe", que tout de suite, elle a explosé...
- Qu'est-ce que t'avais besoin de parler, aussi. T'avais qu'à la laisser dire. Elle serait restée la reine du moment. Mais bon, tout ça, c'est pas bien grave et puis tu me connais bien, maintenant qu'elle fait ses terribles révélations.
- Tu veux dire physiquement ?

- Mais je ne parle pas de ça. T'es con ou obsédé, c'est pas croyable !

Serge se mit à rire et à se moquer de moi. Il me pressa fort la cuisse pour prendre appui et se leva pour regagner son siège. Il se pencha à moitié vers moi, tapotant sa joue du doigt. Répondant au message, je dus me lever – rougissant - pour venir y poser un baiser. Je le vis s'éloigner vers Sophie, quelques sièges plus loin.

Je l'entendis l'accueillir sur le même mode que lui : «*Qu'est-ce que tu viens encore me faire chier, toi ?*».

Aux cris perçus ensuite, j'en déduisis que Serge lui faisait le coup des chatouilles.

Je me disais que ce type-là avait tout compris. Il savait toujours comment agir, semblait détaché de tout. Quelle chance. Je me repliai sur mon siège et me replongeai dans le malheureux bouquin réchappé de notre lutte précédente.

Je ne sais pas, j'ai dû m'endormir. Sur le siège devant moi, Jean-Michel s'était assis à côté de Serge. Ils parlaient bas, mais je pouvais les entendre, en grande partie. D'ailleurs, j'avais bougé, mouvement que Serge avait salué d'un clin d'œil. Je regardai au loin dans la voiture et vis Carole endormie, la bouche ouverte.

En fait, je pense avoir été d'abord intrigué par la teneur de la discussion de mes voisins, avant d'en prendre conscience. Pour résumer, Jean-Michel semblait assez intrigué par la viabilité de relations homosexuelles alors que Serge tournait le sujet, une fois de plus en dérision.

- Tu te prends la tête.
- Mais pas du tout, je ne comprends pas, c'est tout. Chez les animaux, les plus faibles sont peu à peu écartés du troupeau et sont dévorés par les prédateurs...
- C'est quoi le rapport ?
- Et bien si nous devons agir selon nos aspirations animales, et bien, les homosexuels seraient éloignés de la société.
- Ça n'existe pas !
- De quoi, les homosexuels ?
- Pas plus que la société. Tu te prends la tête, c'est tout.
- Mais si, ça existe !
- Ecoute le vieux sage que je suis : prends une grande inspiration, ferme les yeux. Respire calmement, ne bouge pas et surtout, tais-toi.

- Ok...
- Tais-toi !

J'avais changé d'angle histoire de suivre les évènements. Tous deux savaient que j'étais là, bien réveillé.

Et je vis Serge prendre la tête de Jean-Michel et l'embrasser sur la bouche, avec beaucoup et de douceur et de conviction. Là, je me sentais carrément voyeur.

- Ouvre les yeux !
- ...
- Comment tu te sens ?
- Je ne sais pas.
- Tu te sens homosexuel ?
- Mais non !
- Tu crois que tu sera expulsé du troupeau et dévoré par les fauves parce que tu es devenu tellement faible ?
- Mais non !
- Et bien voilà... On s'en fout de tout-ça. Ca n'existe pas. Tiens, si j'ai envie de te toucher, je te touche, et alors ?
- Mais toi, tu as déjà...
- Déjà quoi ?
- ...Déjà fait-ça avec des hommes ?
- «Fait-ça», ça veut dire quoi ?
- Je ne sais pas, des bisous, l'amour, tout ça...
- Comme c'est mignon, on dirait un enfant ! Tout ça et même plus... Ben oui, pas toi ?
- Mais non !
- Et alors ? Et puis on est tous comme-ça, faut pas délirer.
- Mais non !
- Tu ne sais dire que ça ?
- Mais non !

Jean-Michel avait pris un sérieux coup de chaud. Serge lui proposa, ainsi qu'à moi, d'aller boire quelque chose à la voiture bar. J'étais tellement content que ce soit tombé sur Jean-Michel. A sa place, je pense bien que je me serais liquéfié sur place.

Beaucoup, beaucoup de monde à attendre, voire à espérer pouvoir obtenir quelque chose. Quand ce fut à nous, ne restaient plus que quelques *7'up* tièdes au prix fort. Une plate forme nous offrit un peu d'espace, de quoi poser nos fesses au sol pour savourer ce qui aurait dû être un rafraîchissement. Le train ralentissait à grands bruits annonçant, avant la voix du contrôleur, que nous arrivions en gare de

Poitiers. Nous vîmes sautiller par-dessus nous un gars certainement bien alcoolisé. Il criait, tout en traversant la longueur du train : «*Poitiers, tous les Arabes descendent de voiture ! Poitiers, tous les Arabes descendent de voiture...*». Il devait se croire drôle.

Nous peinions à reprendre un fil normal de discussion avec Serge et Jean-Michel, car nous continuions à entendre, de loin en loin, l'énergumène en train de crier, de plus en plus énervé. Pour ne pas dire agressif : «*Poitiers, tous les Arabes dehors !...*» et pour finir, des vociférations haineuses proches du hoquet vomitif : «*Dehors, les Bougnoules !*». Le train ne repartait plus. Nous sommes descendus sur le quai attendant l'inévitable, celui de l'intervention des forces de l'ordre. Pendant cet interminable quart d'heure, nul ne parlait. Dans un silence mortel (excepté les vociférations d'agonie et d'insultes de l'autre épave), tous les voyageurs demeuraient pétrifiés. La plupart d'entre nous était constituée de pacifiques manifestants d'une cause généreuse. L'excité faisait partie de notre groupe, au départ. L'alcool avait dû révéler quelque chose d'enfoui pas bien profond. Les policiers l'emportèrent, continuant à se débattre et à crier.

Le signal du départ fut enfin donné. Serge tendit une main à Jean-Michel pour le hisser sur la plate forme jusqu'à sa hauteur.

- Juste pour tenter de comprendre..., Pourquoi il a été isolé du troupeau, l'autre ?
- Arrête, c'est bon !

Jean-Michel rejoignit Carole réveillée par l'événement. Elle n'avait rien suivi de ce qui s'était passé tout près d'elle. Je retrouvai ma place et Serge la sienne. Cette fois-ci, la sieste se trouvait la bienvenue.

Ciel, mon mari

J'avais emporté de Paris pas mal de babioles pour les offrir à droite et à gauche. Je m'étais «gâté» également avec un hérisson aux épines en gazon. Stupide entichement pour un gadget végétal que j'entretenais avec soin, voire avec amour... Il me suffisait d'ajuster le niveau d'eau à l'intérieur du corps de l'animal, après lui avoir parsemé le dos de graines. Passée la germination, les pousses vertes se hérissaient. Et voilà le travail : une tête orangée d'animal rieur emmanchée d'un corps en brosse de gazon. Effet garanti quelques jours avant que l'odeur pestilentielle ne m'incite à jeter la bête sans ménagement.

J'aurais été le seul à avoir profité de l'objet avant de le jeter. Intensément absorbé par cette réflexion, je sursautai lorsqu'on frappa à la porte. Serge.

J'ouvris à quelqu'un d'humeur d'emblée moqueuse qui nota inmanquablement l'odeur laissée par ma bestiole végétale. Il fit mine de soupçonner mon hygiène corporelle avant d'aller ouvrir toutes les fenêtres et de s'allonger sur mon canapé.

«*J'ai envie de faire une connerie*», me dit-il sur le ton de celui qui s'exprime sur le divan d'un psy. Il appréciait le temps de silence qui suivit sa déclaration, puis il se redressa et alla chercher un blouson pour me le jeter dessus. «*On prend ta bagnole. Allez, viens !*».

Sur le trajet, il ne me révéla que peu de choses. Juste qu'il avait une idée en tête, un projet qu'il voulait me présenter. Et qu'il m'expliquerait sur place.

De fait, nous arrivâmes sur les coteaux, en une fin de journée ensoleillée qui laissait largement voir les montagnes proches. Ce coin-là, je le connaissais par cœur. J'y venais régulièrement lorsque j'avais envie de prendre le large pour un court moment. Du coup, j'étais un peu mal à l'aise, comme si on m'avait ramené sur la scène du crime.

Je confiai à Serge que cet endroit paradisiaque constituait mon refuge, en quelque sorte. Ce à quoi, il me répondit : «*Bienvenue chez moi !*».

Serge était donc le propriétaire de nombres de terres dans la région. D'après ce que je comprenais, c'était une transmission familiale, suite

à un éclatement, sans doute un drame. Il resta assez évasif, détaché des événements qui avaient dû le secouer il y a encore peu. Son projet, il me le présenta assez vite, après avoir parcouru quelques parcelles plus ou moins bien clôturées. Construire sa propre maison. Bien sûr, il ne pourrait pas tout réaliser lui-même, mais Serge envisageait d'y travailler du début à la fin. Il installerait même une cabane pour pouvoir vivre sur place aux beaux jours. Il y aurait une salle de musique avec vue sur la vallée et certainement une confortable bibliothèque, des cheminées, un poêle à bois et de la lumière, de la lumière, de la lumière...

Pendant qu'il arpentait une large surface en la mesurant par de grands pas, je projetais mentalement l'image de ce à quoi pourrait ressembler la future construction. J'imaginai le paradis que représentait pour moi une belle petite maison dans un cadre aussi idyllique.

Un peu embrumé par un sentiment diffus de jalousie matérielle, je ne parlais pas. J'attendais, en observant les enjambées de Serge, en contre-bas.

Lorsqu'il revient à mon niveau, rayonnant, Serge me secoua les épaules, chercha mon regard. Il voulut savoir ce que je ferais, si j'étais à sa place. Mais je n'étais pas à sa place. Et j'avais envie de partir, envie qu'il me laisse tranquille avec ma petite vie médiocre et sans projets. Je subis alors une montée de colère difficilement maîtrisable, mais que la bonne humeur de Serge écrasait sans ménagement.

Une fois dans la voiture, devant mon silence inexplicable, il me parla un peu de sa vie. Une manière très allusive que je prenais au départ pour un mystère savamment entretenu. Il s'agissait tout simplement de pudeur.

Ce ne fut pas facile à comprendre, mais je déduisis que son frère alors âgé de seize ans avait tué leurs parents avant de se suicider d'une manière spectaculaire. Je n'osai pas poser de questions malgré la foule de détails que j'aurais aimé avoir.

Il m'en parla calmement, évoquant au passage son internement dans un établissement spécialisé, interrompant brutalement ses études de sociologie à Paris-Dauphine. Il était parvenu à ne jamais ingurgiter un seul comprimé excepté de l'aspirine durant son internement. Une cure de silence, comme il disait. Le drame s'était déroulé deux ans auparavant.

Brusquement le Serge joueur et enjôleur se réveilla. Il s'agita sur son siège, se contorsionna et dénicha un CD dans une des poches de sa veste. «*Prince, tu connais ?*».

Il rit de mon ignorance et des quelques banalités que je déblatérais pour faire comme si je connaissais. Je conclus alors le sujet par le fait que je ne disposais pas de lecteur CD avec ma chaîne hi fi. Je venais juste d'investir dans une platine vinyle verticale à bras tangentiel, alors...

Du coup, il me traîna dans une grande surface spécialisée et m'offrit une platine CD. Je n'en revenais pas. A l'époque, cela représentait un demi-mois de salaire !

Nous arrivâmes chez moi pour installer l'appareil. Je devançais Serge dans l'escalier, impatient. Devant la porte, je m'arrêtai net : un paquet était posé sur le paillason. Je m'attardai sur la carte colorée agrafée dessus. Une espèce de lapin aux oreilles immensément longues semblait danser. Des cœurs s'échappaient de ses yeux.

Bien évidemment, Serge se fit ironique à la vue du paquet, de la carte et de ma posture complètement coincée. Juste après y avoir jeté un regard, je lui passai la carte pour qu'il lise l'inscription : «*A son petit lapin, on lui offre ce qu'il préfère ! Enormes bisous. Anna*».

Il me regarda amusé, me tira l'oreille et répéta plusieurs fois «petit lapin !», sur des tons divers et variés. J'ouvris le paquet et restai confondu devant ce lot de six assiettes à soupe. Pourquoi des assiettes à soupe ?

Philosophe, Serge me prit les clés des mains, ouvrit la porte pour me pousser à l'intérieur de chez moi. Il décida que nous mangerions ensemble - de la soupe - et que nous allions nous «*mettre la tête*» en écoutant Prince. On s'est bien mis la tête avec de la tequila, la seule bouteille dont je disposais à part un antitussif. Malgré mon état, j'avais gardé les capacités de discernement nécessaires pour ne pas aimer le titre *Purple rain*. Nous poursuivîmes le débat au comptoir du Rio Loco, l'un des bars juste en bas de chez moi.

La discussion s'est engagée avec une certaine Géraldine, qui nous a suivis jusqu'à chez moi, ainsi qu'un singe en peluche. Après, mes souvenirs sont devenus un peu plus flous, mais ce qui est sûr, c'est qu'à quatre heures du matin, j'étais à nouveau seul, que je n'avais pas entendu partir ni Géraldine ni Serge et que j'étais nauséux.

Le réveil fut pour le moins matinal le lendemain qui était pourtant un samedi. Anna et ses coups frénétiques contre ma porte à 7h30. Je m'en souviens : je regardais sans y croire les violents chiffres rouges du radio réveil et j'entendais l'insupportable insistance de cette furie.

A peine la porte entrouverte, Anna s'engouffra me flanquant un sac de papier luisant de gras dans les mains. Elle fila dans le coin cuisine pour faire du café, attrapa les tasses, non sans avoir passé un coup d'éponge sur la table basse, aussitôt suivi s'un séchage en bonne et due forme au torchon.

Elle m'expliqua qu'elle était pressée, parce que son mari était parti faire une course rapide et qu'elle avait laissé sa fille à ses parents prétextant une consultation médicale très tôt... Bref, qu'elle n'avait que peu de temps devant elle, mais qu'elle avait voulu me faire la surprise du petit déjeuner. Dans le même temps, son regard inquisiteur sur les assiettes (son cadeau) et sur les verres sales de la soirée me posaient les questions du qui, quoi, comment et ensuite.

J'étais saoulé de paroles, fatigué, pas réveillé. Cette intrusion n'éveillait rien de bon en moi. Par contre, je dois reconnaître que ce furent sans doute les meilleures chocolatines chaudes que je n'ai jamais dégustées. Un régal qui aurait suffi à mon bonheur pour peu que je fus seul...

A part pour manger, j'ouvris quand-même la bouche pour m'étonner de ce qu'elle soit mariée et qu'elle ait un enfant, ce que je ne savais pas du tout. Je n'ignorais pas qu'elle avait un copain, mais là, nous étions en plein adultère. Du moins si nous devons encore coucher ensemble.

Mais bon, après la seconde chocolatine, je me sentais d'attaque et puis, comme Anna ne disposait que de peu de temps, je pourrais me contenter d'un minimum d'action, ce dont elle se satisfit sans peine. Une bonne nature.

Comme je la remerciais pour les assiettes à soupe (je n'ai pas osé lui demander le pourquoi de ces objets), elle en profita pour me questionner sur mes visiteurs de la veille. Ce à quoi je pus répondre sans problème une vérité qui la fit sourire : la visite de Serge, la virée au bar, le passage avec la fille qui disparut ensuite avec lui. Ne restait que la vaisselle sale et ce singe en peluche que j'appellerais

désormais Géraldine. Anna m'embrassa amoureusement et descendit l'escalier à grands bruits.

A 8h30, je pus enfin me recoucher. Un quart d'heure plus tard, je filai sous la douche ne supportant plus l'odeur du sexe d'Anna. En ce moment de sérénité retrouvé, j'estimais ces effluves déplacées.

Malgré le bruit de l'eau, j'avais bien entendu des grattements. Je sortis de la salle de bains et constatai qu'on griffait comme ma porte comme un chat. Lorsque je l'ouvris, Serge me regardait, la tête basse, imitant un miaulement.

Je le fis entrer lui proposant le reste de viennoiseries sur la table basse, «avec un thé et du jus d'orange», compléta-t-il.

Je le servais avec plaisir, curieux du récit de sa fin de nuit. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que la Géraldine habitait à deux pas de chez moi et qu'il était juste passé prendre une douche. Il n'était même pas surpris de me trouver debout, avec des chocolatinnes encore tièdes à sa disposition. Non, tout était normal pour lui.

Serge prit sa douche et partit quelques instants plus tard, content de lui. Je m'aperçus ensuite qu'il m'avait restituée la salle de bains nettoyée et rangée, y compris mon linge sale soigneusement regroupé dans un sac. Appréciant cette délicate attention, je me suis dit que c'était un mec bien. Odile avait raison. Un point que je pouvais mettre à son crédit, en plus de son énorme poitrine.

Il était dit que ce samedi ne serait pas tranquille. J'avais pourtant dormi quelques heures dans la matinée, jusqu'en début d'après-midi. Mais je fus réveillé à nouveau. Téléphone. Anna. «*On s'est disputés avec Greg. Il part chez son père jusqu'à demain soir. On sort ensemble, ce soir ? Je pose la petite chez mes parents*».

Je ne savais pas dire non.

Le reflet du miroir me renvoyait une image qui me plaisait. Un jeans «valorisant», une chemisette bleu ciel, une fine cravate en cuir bleu-dur, un débardeur bariolé. A franchement parler, s'il y avait existé une photo de cet instant-là, je l'aurais brûlée ! Je nierais jusqu'à l'existence même du principe photographique...

Au volant de ma rutilante R12, je partis chercher Anna à son pavillon. J'arrivai très en retard, car j'avais un pneu crevé qu'il m'avait fallu changer.

Elle me fit entrer, découvrir un intérieur très propre et surchargé. Cela sentait le vin cuisiné. Mon nez ne me trompait pas et des cailles aux raisins nous attendaient, au fond de leur cocotte, serrées comme des sardines en boîte. Des cailles aux raisins... Je n'aime pas ça. Je l'ai découvert quand j'avais été invité à un repas préparé par Cathy, il y avait des lustres. Un repas que je ne pensais pas être d'"amoureux", mais qui le fut de fait, à mon corps et à mon esprit défendant.

Apparemment, ce devait être l'usage. Les cailles aux raisins, c'est un pré-repas de noces. Et ma mère ne m'avait rien dit !

Donc je refermai le couvercle de la cocotte avec circonspection.

- Tu n'aimes pas ?

- Si, si !

En réalité, je me suis gavé de foie gras et c'est tout juste si j'ai écorché une caille, durant le repas. A la suite de quoi, il était l'heure de partir en boîte. Sauf que j'avais encore un pneu crevé. Pas de problème ! il me restait quatre autres roues dans le coffre, ces roues dont je ne savais que faire...

Les mains lavées, les ongles récurés, nous voilà finalement partis. Anna avait eu l'idée d'aller à une soirée spéciale "select club" dans un établissement doté d'une piscine. Je n'en voyais pas l'intérêt (je n'avais pas mis de maillot sous mes vêtements et je n'avais pas pensé à prendre une serviette), mais pourquoi pas ?

«*Certainement pas !*», me suis-je écrié quand on m'a réclamé 200 francs à l'entrée, après une heure de queue et l'examen nazi du physionomiste.

«*C'est pas grave, on va rentrer*», me rassura Anna avec un regard de biche. Sauf que je dus changer une roue crevée à ce moment-là encore. Toujours l'arrière droite. Sans doute un problème mécanique que je regarderai quand il ferait jour. Me restaient encore deux roues intactes.

Anna et moi parvînmes chez elle. J'imaginai fort bien la suite des événements qui, s'il ne devaient pas me déplaire a priori, ne me réjouissaient pas outre mesure, en revanche. Le cadre de la maison familiale me dérangeait. Mais je n'avais pas tout vu, notamment à l'étage. Je n'avais pas visité "la chambre de Papa et Maman" dans laquelle nous atterririons ! Pendant que nous étions enlacés, debout près du lit, mon regard parcourait toutes les photos du mariage de

Greg et Anna, des photos richement encadrées, accrochées aux murs, tous les dix centimètres. J'en avais le tournis, le désir en berne.

La porte de la chambre s'ouvrit violemment. Comme dans un mauvais film d'action, quelqu'un s'écria : «*Maintenant, on va s'expliquer*». J'avais du mal à reconnaître Greg qui n'était qu'une grimace hurlante sur pattes. Là, il était grotesque à me gueuler dessus avec une haleine fétide. Je fus attrapé par ma cravate, secoué, frappé. Je saignais du nez. Je voyais double et comprenais qu'Anna criait aussi. La lampe de chevet se brisa. Le coin du lit s'était planté dans mes reins.

Assis sur la plus haute marche de l'escalier, j'essayais de remettre mes yeux dans l'axe en admirant les gouttes de sang tomber de mon nez. La moitié de mon pantalon était arrachée. On voyait mon slip.

Pendant ce temps mari et femme s'engueulaient dans la salle de bains. Anna frottait les taches de sang sur mon débardeur qui s'était évaporé de ma personne. Elle était plus préoccupée par ce souci de taches "si difficiles à ravoir" que par la situation en elle-même. Drôle d'attitude en ces circonstances.

Je m'éclipsai discrètement, abandonnant le débardeur. Je rejoignis la voiture au plus vite, craignant d'avoir à changer encore une roue. Pas cette fois. Maintenant je comprenais pourquoi : ce salaud me suivait depuis longtemps.

Il valait mieux que je ne rentre pas chez moi dans l'immédiat. Mais j'avais besoin de dormir. Ma voiture m'offrait son confort. Ce serait ma première nuit "chez Serge", sur les coteaux.

Le froid du petit matin me réveilla. J'avais peu dormi, n'arrétant pas de penser à la soirée mouvementée. D'un autre côté, avais-je le choix que de trouver refuge ailleurs que chez moi ? Je ne voulais pas risquer de trouver le fou furieux devant ma porte... Toujours est-il que je dus me résoudre à bouger.

Je fis un grand crochet avant de rentrer. L'envie d'aller faire pipi dans la mer m'incita donc à prendre le chemin de l'océan. Une petite heure de route, un petit tour sur la plage. Et retour à la maison pour un dimanche tranquille.

Tout se déroula selon mes plans, sauf la météo épouvantable en bord de mer. Debout sur une jetée, je m'étonnai de la longueur ridicule du jet d'urine que le vent eut tôt fait de rabattre sur mes chaussures. Pas une goutte dans l'eau !

La pluie battante m'avait trempé jusqu'à l'os. Le trajet retour me parut plus long que l'aller. Aussi, je ne fus pas mécontent de garer la voiture dans la cour, de grimper jusqu'à chez moi avec la douce perspective d'une douche bien chaude et d'une journée à ne rien faire.

Mon appréhension n'était pas fondée, puisque je ne trouvai pas le mari trompé sur mon paillason, mais un bouquet de fleurs de bonne taille. C'est quand-même mieux ! Le petit carton portait un mot signé d'Anna : «*Excuse-moi pour tout cela. Je t'expliquerai dans quelques jours. Je t'embrasse*». Le plus tard serait le mieux. Et puis m'expliquer quoi, au fond ? On s'est fait pincer. Un risque mal mesuré, voilà tout. J'en rigolerais plus tard. Pas de traces sur la figure : finalement, je m'en sortais bien.

Mon dimanche se déroula exactement comme prévu avec juste un apéritif organisé par Carole et Jean-Michel. Histoire de surmonter le blues de la fin de week-end. Je fis un saut dans une épicerie pour emporter de quoi grignoter et échapper à la pingrerie de l'hôtesse : je n'avais rien mangé de la journée et je ne me contenterais pas de quatre olives.

C'était Jean-Michel qui avait eu l'idée et qui avait invité un petit comité dans l'après midi, par un coup de téléphone joyeux. Serge et Sophie en faisaient partie. Mais je fus le premier arrivé. Du coup, j'étais obligé de tenir la conversation alors que mes toutes récentes turpitudes appelaient davantage le flottement. Carole avait vraiment l'air de s'inquiéter pour moi. Comme toutes les femmes enceintes, elle se caressait souvent le ventre. Je lui révélai à demi-mots que j'avais passé une mauvaise soirée, suivie d'une nuit dans ma voiture parce que je redoutais de rentrer chez moi... Je ne voulais pas en dire davantage, mais j'avais éveillé une curiosité terrible alors que Sophie arrivait et que la conversation devait s'interrompre.

Jean-Michel affichait une forme éblouissante et une bonne humeur pétillante, irritant même Carole qui levait souvent les yeux au ciel. Enfin Serge arriva, un petit bouquet de roses à la main. Il calma les gloussements de Carole qui pensait en être la seule destinataire. Chacun d'entre nous reçut donc une rose et baiser sur le front ! Chacun fut traité à égalité et c'était drôle.

Bonne soirée, donc. Juste un apéritif sympathique dont je me suis extrait assez tôt, prétextant la fatigue. Serge annonçait son projet de maison sur les coteaux quand je franchissais le seuil de la porte. Je connaissais déjà l'information, mais je ne me doutais pas que ce serait le début d'une histoire, une autre construction, en somme.

Rentré chez moi, je trouvai sur l'étagère, à côté de la chaîne hi-fi, un paquet de cigarettes cartonné, rouge. Avec un cercle blanc en son milieu frappé d'un grand A. C'étaient des Craven A, sans filtre. Intrigué, je me souvins que ce devait être une trace de la venue de Géraldine, la fille qui a donné - sans son accord - le prénom au singe en peluche accroché au radiateur. Je dénichai une boîte d'allumettes, souvenir de mon passage dans un bar parisien, puis plaçai un vinyle de *the Cure* sur la platine, m'allongeai sur le divan et m'allumai une cigarette.

La tête me tournait, j'étais nauséux et mon pull portait un gros trou de brûlure au niveau du ventre. Voilà ce que j'avais gagné en plus de ce qui allait devenir une mauvaise habitude !

In vodka veritas

Le charme d'une époque exempte de téléphones mobiles, de portes d'immeubles avec digicodes, c'était essentiellement les visites à l'improviste. De toute façon, il n'y avait pas le choix. Pour aller voir quelqu'un, on faisait l'effort du déplacement en assumant le risque de trouver porte de bois. Un rendez-vous était un moment convenu d'avance en un lieu déterminé et il s'agissait d'être à l'heure au bon endroit, sinon... Et bien, tant pis !

Et donc, trouver quelqu'un attendant contre sa porte faisait partie du possible, au même titre que se trouver soi-même dans cette situation.

Ce lundi-là, Jean-Michel m'attendait. J'ignorais depuis combien de temps. Il n'était jamais venu chez moi, d'où ma surprise de le trouver ici. En sortant du boulot, j'avais nagé une bonne heure et j'avais acheté quelques bricoles au supermarché... Il n'était donc pas très tôt.

- Ola, Jean-Michel, ça fait longtemps que tu m'attends ?

Je lui serrai la main avec toute la maladresse de celui qui revient des courses et qui s'échine à ne rien poser au sol, tout en cherchant ses clés...

- C'est pas important... Je peux te parler un moment ?
- Pas de problème ! Tu manges avec moi ? là, j'ai une dalle pas possible : je sors de la piscine et il faut que je bouffe...
- Ouais, pourquoi pas. Je n'ai pas trop faim, mais je t'accompagne.

Je le fis entrer dans mon appartement. Il avait une attitude un peu gauche, comme pris d'une grande timidité. Assez grand, il voûtait un peu le haut de son dos.

Son comportement m'amusait, à me suivre de près, pour mes moindres faits et gestes, en parlant de choses et d'autres.

Apparemment il avait quelque chose sur le cœur.

- T'es pas resté longtemps, hier soir...
- J'étais claqué. Mais c'était sympa. Franchement, je serais bien resté chez vous. Elle va bien, Carole ?
- Ouais, pas de problème.
- Mais tu me sembles un peu bizarre !

Jean-Michel rougit violemment, baissa les yeux et se tordit les doigts.
- Tu as de l'alcool ? Ce sera plus facile...

Je pensai que ce devait être sérieux. Une brouille entre Carole et lui, des doutes en pleine période de gestation, etc. Les hypothèses ne manquaient pas. J'allumai la radio en fond sonore. La voix de la chanteuse mâtinée d'accent parigot récitait « *Un soir dâa pluie et dâa brouillard, quelques passants passent sans mâa vouâar...* », sur cet air qui me donnait la chair de poule, tellement je l'aimais.

A la hâte, je confectionnai des toasts de pâté sur du pain de mie. Jean-Michel servait de copieuses rasades de vodka, celle avec l'herbe à bison, celle qui coûtait la peau des fesses...

Du coin de l'œil, je surveillais le remplissage des verres, devant essayer ensuite de ruser pour ne pas m'alcooliser de trop. Ma chef au grand cœur m'avait averti que le Directeur de recherche ferait une visite du site le lendemain. « *Rien de bien spécial, tu feras comme d'habitude. Il regardera simplement comment tu travailles, si les protocoles sont bien respectés. Peut-être qu'il te posera deux ou trois questions, rien de plus...* ». Il n'en fallait pas davantage pour m'angoisser à l'idée de devoir manipuler des objets fragiles, des produits dangereux, sous l'œil aiguisé de quelqu'un d'important. Dans ces cas-là, je suis fichu de ne même pas me souvenir de mon nom, si on me le demandait. Ne pas oublier mon badge : au moins, tout y est noté...

Jean-Michel avait déjà saisi son verre de ses gros doigts aux ongles noircis par la mécanique. Il n'attendait même pas que je trinque avec lui. Il y avait urgence ! Puis très vite, il se mit à me parler. Des choses très personnelles, de ses sentiments pour Carole, de son bonheur d'être bientôt père. Et il se mit à pleurer en me confiant, entre deux sanglots, à quel point j'étais quelqu'un de précieux, qui ne le jugeait pas et à qui il pouvait tout dire. J'étais scié.

Nous y voilà, j'allais être le confident, posture habituelle. Mais je m'en satisfaisais. Question d'habitude, de confort.

Pour résumer son propos, il n'y avait aucun problème entre Carole et lui. Un avenir radieux peuplé de rires d'enfants semblait s'ouvrir à eux. Ils ne voulaient pas connaître le sexe du bébé qui allait arriver. Bien sûr, il y avait des désaccords, sur certains points. Carole avait un caractère difficile, mais elle savait s'y prendre pour gommer ce vilain

point noir. Non, il y avait autre chose, une perturbation. Cette perturbation se prénomrait Serge.

De par sa façon de présenter les choses, je faisais fausse route : j'avais compris qu'il y avait une histoire de coucherie entre Serge et Carole.

Je n'y étais pas du tout... En fait, Jean-Michel ressentait un très fort trouble à l'égard de Serge.

Pour ma part, j'étais perturbé par les publicités qui passaient à la radio. Un slogan stupide vantait un magasin : «*Intersport, c'est fort, Intersport, c'est sport, Intersport, j'adore !*». Je me levai et éteignis le tuner d'un geste rageur.

Il fallait absolument dédramatiser la situation. Je m'efforçais diplomatiquement d'évoquer une très forte amitié qui semblait les lier. Une amitié plus que fraternelle, quasiment fusionnelle, néanmoins naturelle, un truc dans le genre. Mais je fus quand-même ébranlé quand il me raconta que la veille au soir, après l'apéritif qui avait traîné, après mon départ, après celui de Sophie, après que Carole soit allée se coucher, Serge prit enfin congé et embrassa Jean-Michel.

- Sur la bouche ?
- Sur la bouche.
- Ah...
- Je bandais.
- Ah...
- Ca ne t'est jamais arrivé ?
- Si, si, je bande... Ca m'arrive, des fois, je t'assure !

Evidemment, je cherchais, tout comme serge, à tourner ceci en dérision. Pour ne pas avoir à parler de moi ni de mes propres troubles. Après tout, j'étais le confident. Chacun son rôle... Mais je me trouvais vraiment très mal à l'aise.

Jean-Michel voulait absolument savoir si j'avais déjà ressenti quelque chose d'aussi fort pour un homme et ce qui s'était passé ensuite. Je dus donc reconnaître qu'il m'était arrivé, *oui*, de ressentir quelque chose de trouble pour un gars. Un certain Sébastien, précisai-je. Que le contact était allé un peu plus loin qu'une simple poignée de main et que franchement, ça aurait pu aller très, très loin sans que cela ne me dérange, puisque c'est même ce que j'aurais voulu de toutes mes forces. C'est tout ce que je pouvais dire, n'ayant pas dépassé un

certain stade. Toujours est-il que je pouvais très bien comprendre... Mais je n'étais absolument pas en mesure d'imaginer ce qui pouvait se passer ensuite. J'ai débité tout ça très vite avant de porter à nouveau mon regard sur Jean-Michel.

Il était déçu. Soulagé, mais concrètement sans perspectives. Il en arrivait à redouter de croiser Serge. Peut-être ce dernier se moquait-il de lui, le mettait à l'épreuve, le provoquait, qui sait ?

Impossible d'imaginer une telle stratégie. Serge ne se situait pas dans ce registre. Le mieux étant encore de tirer les choses au clair, d'en parler au plus vite. J'étais convaincu que c'était tout à fait le type de discussion possible avec Serge.

Jean-Michel poussa son verre de vodka. Il n'en était pourtant qu'au deuxième, mais il avait dû se rendre compte que davantage n'aurait servi à rien. Il avait déjà dit l'essentiel. Un peu rouge, ragaillardi, son projet consistait maintenant à aller échanger "d'homme à homme" avec Serge. Il m'attrapa dans ses bras et me tapota avec force dans le dos pour me prouver toute sa gratitude.

Je n'étais pas persuadé qu'aller trouver Serge dans l'instant, avec l'effervescence de l'alcool était une bonne idée. La porte claqua pourtant, dans un mouvement péremptoire.

Les toasts de pâté intacts ne m'inspiraient pas vraiment, mais ils constituèrent mon repas du soir. De toute façon, j'étais affamé... Et lessivé. Lessivé au point de refuser l'invitation au restaurant d'Anna. Elle m'appela sur le coup des 21 heures, excitée comme une puce. Elle voulait *tout* m'expliquer. Je concédai un rendez-vous pour le lendemain soir, au Taste-Croûte, une pizzeria renommée. Ce serait idéal, après une journée tendue comme je le pressentais.

Des pâtes au chien

Je n'avais finalement pas fermé l'œil de la nuit. Bien sûr, j'étais un peu perturbé par le passage de Jean-Michel et par l'insistance de Anna. Mais surtout, j'angoissais au sujet de la visite du pont de la boîte de pétrochimie dans laquelle je travaillais. Quel idiot j'étais. Idiot de me stresser à ce point, parce que, en tout et pour tout, le bonhomme ne m'a consacré qu'une poignée de seconde, dans le laboratoire où je m'affairais. Et encore, c'était pile au moment où je passais un coup d'éponge sur la paillasse parce que j'avais renversé un peu d'un liquide anodin. Une maladresse qui lui a aussitôt inspiré une réflexion acide sur le fait que le CDI était déjà signé, qu'on ne pouvait plus rien faire d'autre que de m'entretenir jusqu'à la retraite. Sur ce, il sortit du labo dans un grand éclat de rire, suivi par, Josy, ma chef, rouge de confusion.

Le pire moment arriva ensuite, au self de l'entreprise. Je bataillais avec le dessert – une pomme au four qui avait gardé son trognon – quand Josy a fusé directement vers ma table, faisant claquer ses talons sur le carrelage glissant, pour me jeter à la figure des reproches furieux sur mon attitude. Je ne l'avais jamais vue comme ça. J'en ai eu des palpitations tout l'après-midi, jusqu'à environ 16 heures.

A l'heure du goûter, le pont est passé au labo alors que je faisais l'inventaire avant de passer les commandes. Un travail fastidieux pour lequel j'avais besoin de grimper sur l'escabeau et de remuer des boîtes, sur de hautes étagères.

Très direct, il me proposa de dîner avec lui le soir même. Il repartait le lendemain et avait prévu de passer la nuit sur place avant de reprendre l'avion pour Paris. Comme je refusais poliment, il insista. Il insinua petit à petit qu'il pouvait même me donner de l'argent, si je passais davantage de temps avec lui. Sincèrement, j'ai mis du temps à comprendre réellement ce qu'il me proposait.

Croyant que je faisais monter les enchères, il en était arrivé à me proposer 5 000 Francs ! Lorsque je réalisai enfin, c'était trop tard. La proposition s'envolait. il rit bruyamment et s'en retourna.

En moi-même, je considérais le marché. Quelle belle somme, ces 5 000 Francs. J'aurais très bien pu m'asseoir sur mes principes. Et puis quels principes ? J'ai été trop lent, trop naïf. L'expérience était peut-être à tenter. Rémunérée à ce niveau, elle valait la peine et

certainement bien davantage que le resto qui m'attendait le soir. Tant pis, un sujet de plus pour une période chargée en événements divers. Parce qu'il faudrait bien que je fasse comprendre à Anna qu'il n'y a rien à attendre de moi. Je redoutais la perspective de ce repas en tête-à-tête. Cela ressemblait trop à un dîner en amoureux. En plus, c'était un affichage public ! La fille ne manquait pas de courage : mariée avec un enfant qui s'en va dîner en ville avec son amant...

Après le boulot, je passai chez moi pour tuer les quelques heures qui me séparaient de ce fameux repas. Je mourrais d'envie d'aller voir Serge pour savoir ce qu'il en était de sa discussion avec le Jean-Michel alcoolisé de la veille. Mais contre ma porte, il y avait une enveloppe. Je reconnus l'écriture de Anna. J'imaginai, plein d'espoir, un petit billet d'excuses désolées.

Pas du tout. Anna s'enthousiasmait à l'idée de me retrouver et me promettait une énorme surprise. Quel besoin avait-elle eu de venir chez moi pour me rappeler qu'on devait se voir le soir-même ? Je ne me sentais plus vraiment libre, mais presque épié.

Finalement, je passai le temps agréablement chez moi, après un peu de ménage, quelques bons disques, une toilette soignée et un habillement adapté, j'étais prêt à affronter Anna.

Du moins, c'est ce que je croyais. J'avais préparé une réplique. Je devais prendre un air dégagé et dire, avec assurance : *« Tu sais, Anna, je t'aime bien, mais je ne suis pas amoureux »*. J'aurais aussi bien pu me contenter de *« Après la raclée que je me suis prise, j'ai pas envie d'autre chose que de dévorer ma pizza quatre fromages et de me casser chez moi, tranquille »*, qui s'avérait davantage conforme... Sur le chemin, il commençait à pleuvoir. Une pluie d'orage qui laissait des traces de grosses gouttes sur la toile bleu-ciel de mon pantalon à bretelles.

J'arrivai trempé et en retard au Taste-croûte, le restaurant où nous nous étions donné rendez-vous.

Anna, déjà installée à la table juste à l'entrée m'embrassa avec emphase. Elle sentait fort le parfum, un parfum capiteux, un peu trop lourd à mon goût. Je remarquai un sac en papier sous la table. Sans doute contenait-il encore un cadeau. J'avais parfois l'impression de me faire entretenir, une impression assez agréable, après tout. Je me trompais, cependant, car il y avait un cadeau, c'est certain, mais également la cravate que je portais la nuit durant laquelle son

mari m'avait tapé dessus. Cravate que je n'avais plus en rentrant chez moi, c'est vrai.

Anna l'avait nettoyée après l'avoir récupérée avec difficultés. Greg me l'avait volontairement subtilisée, tâchée de mon propre sang, pour s'en servir de preuve au tribunal. C'est ce qu'Anna m'apprit ce soir-là. J'étais atterré. Quelle histoire !

Je ne comprenais pas tout ce bazar. Pourtant la situation était d'une simplicité confondante : je couche avec une femme de temps à autre sans rien demander à personne. Elle est contente et moi aussi. Voilà, les choses sont simples. Mais alors pourquoi faut-il qu'il y ait un type qui me suit, qui se cache, qui me tape dessus et qui me vole un vêtement pour l'amener comme preuve à la police ou au tribunal ? Oui, pourquoi ?

Enfin, toutes ces complexités qui me dépassaient me confortaient dans le souhait d'en terminer de cette relation. Je n'avais pas envie de me prendre une lame de couteau entre deux côtes, la prochaine fois que je baisserais mon pantalon. Je pensais d'ailleurs au fait que jamais Anna ne m'avait sucé. Elle était toujours allongée sur le dos. Certes, je m'en contentais, mais cela fait un peu juste, malgré les nombreux cadeaux...

Bref, on m'apporta le plat de pâtes fraîches à la bolognaise. J'avais abandonné la pizza quatre fromages. Il paraît que les pâtes fraîches sont bonnes au Taste-Croûte. Là, je fus saisi par l'odeur de chien mouillé qui se dégageait de mon assiette. J'en avais des haut-le-cœur. Anna ne comprenait pas mon écœurement. Je lui posai l'assiette sous le nez. Elle ne sentit rien d'anormal. J'appelai le serveur pour lui expliquer mon tourment. Il renifla et m'affirma d'un air mauvais que l'odeur était celle de pâtes fraîches et certainement pas celle d'un chien mouillé, que la commande avait été servie, qu'il était trop tard pour la changer.

Je me suis forcé. Au bout de deux fourchettées, je ne pus aller plus loin. Cette odeur !

J'attendis que Anna termine sa pizza - qui semblait succulente - pour que l'on me débarrasse enfin de ce plat nauséabond. Le dessert fut parfait, en revanche, avec ce sorbet Amaretto-cerises confites. J'appris ainsi que Anna s'était trouvé un appartement en ville et qu'elle avait acheté une voiture. Elle se séparait de Greg.

Comme je la questionnais sur la date du déménagement, elle m'apprit que tout était déjà fait. Une surprise de taille quand-même et je me demandais comment une telle rapidité s'avérait possible. Avec quel argent, aussi, car Anna, de ce que je savais, était secrétaire et je ne pense pas que cette situation lui rapportât beaucoup. Mais après tout, ce n'était pas mon problème. Je repris un dessert, le même, en admirant à travers le trou de l'emballage cadeau, la chemise à rayures qu'Anna venait de m'offrir. Impossible de lui dire la réplique que je m'étais préparée : «*Je t'aime bien, mais...*».

Après quoi nous partîmes visiter le nouveau logis d'Anna. Un appartement en rez-de-chaussée, avec deux petites terrasses, au fond d'un parc. L'environnement ne semblait pas trop mal. L'intérieur, par contre, sentait un peu le vide et la tristesse.

Sa chambre en l'occurrence ne disposait que d'un grand lit et d'un radio-réveil posé sur une épaisse moquette beige. Aucune photo de mariage accrochée au mur. La fenêtre sans rideaux restait ouverte sur des volets attachés, mais entr'ouverts et donnant sur l'une des deux terrasses.

Je lui demandai si elle n'avait pas peur des cambriolages, mais elle se contenta de sourire pour toute réponse. Puisqu'elle se sentait en confiance, je ne trouvai pas d'inconvénient à accomplir mon devoir d'amant occasionnel, pour peu qu'elle ne m'en demande pas plus. Pendant que je m'affairais avec soin (la chemise me plaisait bien), j'avais ma réplique au bord des lèvres, «*Je t'aime bien, mais...*», mais c'était pas le moment.

Avec galanterie, elle me ramena chez moi, dans sa nouvelle voiture, une marque anglaise, aussi rouge qu'une cabine téléphonique. Mais qui perdait déjà son liquide de refroidissement. Fort heureusement j'étais là, ce soir, pour remplir mes obligations du mâle de service. Nous convîmes de nous revoir à la fin de la semaine, si elle réussissait à caser sa gamine. Cela me convenait. La journée se terminait bien mieux que je ne l'aurais espéré.

Mais c'était sans compter sur le petit mot que je trouvai punaisé à ma porte. C'est tout juste s'il n'était pas planté par un poignard... Parce que Greg avait laissé une missive assassine, chargée de menaces, du moins telle que je la comprenais : «*Je sais où tu est et ce que tu fait. Il faut qu'on parle, sinon ça va finir male*».

Je restai pensif un moment, spécialement sur la faute d'orthographe du dernier mot, me demandant si elle était volontaire ou pas. Je n'avais pas envie d'un combat de mâles, si c'est ce à quoi nous devons aboutir. Sa femelle, je voulais bien la lui laisser avant de finir au fond d'une malle, autre option. Et puis, regardant autour de moi, je trouvai que le Greg était un type plutôt gonflé : pour accrocher son papier, il avait retiré l'une des punaises qui tenaient l'affiche du film *Birdy* que j'avais accrochée sur le mur du palier.

Il fallait décidément que je sorte de cette situation. Je pris la décision de prendre conseil auprès de Serge. Non pas qu'il me serve d'exemple, mais il devait avoir l'expérience ou alors, il savait quoi faire pour éviter de se trouver dans un tel pétrin. Trop tard pour un coup de téléphone. Et puis il me fallait dormir, à la fin.

Cette courte nuit, je ne pus même pas en profiter. Je me tournais, me retournais dans mon lit, sans parvenir à trouver le sommeil. Au résultat, c'est complètement abruti que j'arrivai à mon travail, accueilli par une Josy revenue à un état normal. Sympathique et bienveillante. Mieux : elle s'excusa pour son comportement de la veille pendant qu'elle m'apportait une tasse de thé. Retrouvant son sens de l'humour, elle m'affirma que j'avais tapé dans l'œil du patron et que si elle voulait une promotion, elle m'enverrait la demander sous la forme d'un petit papier caché dans mon slip. Sa plaisanterie ne me fit rire qu'à moitié, mais je mis ma susceptibilité sur le compte de la fatigue.

Je traînais la savate au point que Josy me prit en pitié et m'accorda une demi-journée de congé. A midi, je pus partir. Je ne rêvais que d'une bonne sieste, mais si je pouvais voir Serge, le plus tôt serait le mieux !

Heureuse visite

«*Arrête tout et tout de suite !*». Il me serrait l'épaule en me secouant vigoureusement. Serge ne s'était pas embarrassé avec des détails et des arguments pour me donner son point de vue sur mon affaire un peu compliquée avec Anna et, accessoirement, avec Greg. D'ailleurs, il ne m'avait même pas laissé le temps de développer le récit. Cela avait plutôt l'air de l'ennuyer au plus haut point.

Quoi qu'il en soit, j'étais effectivement convaincu qu'il fallait que je rompe avec Anna et dès lors, tout serait terminé avec son mari. Je rassemblerai mon courage et vendredi, je mettrai les choses au clair. Par anticipation, je me sentis libre.

J'acceptai d'accompagner Serge sur son terrain, malgré le ciel menaçant. Il avait déjà les plans de sa future maison, mais il voulait se faire une idée sur place. Nous prîmes ma caisse tout aussi fatiguée que moi pour nous y rendre. Sur la route, je racontai la fin de nuit que j'avais passée dans la voiture sur son terrain, après m'être fait frapper... Cela le fit rire et il m'assura que j'étais le bienvenu chez lui, en espérant que la prochaine fois, ce serait plus confortable. J'en suis arrivé à lui parler de Jean-Michel, lui précisant qu'il était passé chez moi récemment, un peu bouleversé et que je savais qu'il devait avoir une discussion avec lui.

Serge se laissa aller au fond du siège passager bloqué en position couchette et mima une situation de psychanalyse. Occupé à conduire, je ne pouvais voir son visage, lui ne voyait que mon profil, pour peu qu'il me regarde... Nous nous y serions crus !

- J'ai été visité.
- Par Jean-Michel ?
- Par Jean-Michel.
- Il est allé te voir juste après être passé chez moi ?
- En effet.
- Il avait besoin de te parler. Je crois que c'était urgent.
- Je ne suis pas sûr.
- Pourtant, ça avait l'air urgent !
- Parler n'était pas l'urgence...
- Ah ?
- C'était me visiter qui était l'urgence...
- Tu donnes dans la nuance !
- Elle est d'importance...

- Peut-être.
- Tu comprendras.
- On est arrivés.

Descendus de la voiture, nous avons déplié un immense plan. Nous l'avons orienté en fonction des indications, de manière à localiser la position exacte de la future maison. Même la cabane de chantier de Serge avait sa place sur le plan. Avec des pierres et les roues superflues de ma pauvre voiture, nous avons matérialisé la place de la maison, faisant ensuite de grandes enjambées pour placer – symboliquement - les cloisons et autres murs...

Et puis la pluie finit par tomber, nous faisant battre retraite dans la voiture, puis décamper du terrain. Pas la peine d'espérer une éclaircie. Le bar du village tout proche – Chez Régis – nous réserva une agréable surprise. Ni Serge ni moi ne le connaissions. Et c'est au coin d'un feu de bois que nous pûmes déguster un bon chocolat chaud, comme en plein hiver.

Complètement vautrés sur la table, parce que les troncs d'arbre qui servaient de sièges n'étaient pas vraiment confortables, le ton vira tout droit à la confiance. En fait, nous reprenions le fil de la discussion engagée dans la voiture, en allant sur le terrain. Ca tombait bien, parce que j'étais rongé par la curiosité... Serge me parlait de sa phase de reconstruction tranquille, reconstruction psychologique dans laquelle la construction de sa maison n'était qu'accessoire. Beaucoup d'aspects de la relation humaine ne lui inspiraient plus beaucoup d'intérêt. Il me parla aussi de la confiance que je pouvais lui inspirer.

Bon, j'en étais très honoré. Mais je trouvais qu'il avait du mal à embrayer et à évoquer ce qui m'intéressait, au fond... Mon impatience, je le comprends aujourd'hui, était superflue et déplacée. Parce qu'en vérité, il est très vite entré dans le vif du sujet de qui se passait entre Jean-Michel et lui. Et je dois reconnaître que sur ce sujet précis, Serge parlait davantage que sur celui de sa relation quelque peu alambiquée avec toutes ses maîtresses !

Donc Jean-Michel était passé le voir en état d'urgence l'autre soir. Un peu saoul, mais très lucide. Plein de questions lui encombraient l'esprit. Pour toute réponse, Serge le prit dans ses bras, le consola, dédramatisa la situation pour lui expliquer que son trouble était naturel, qu'il ne devait pas s'en vouloir, ni avoir peur. Il lui conseilla

aussi de préserver son propre couple et d'aborder l'avenir tranquillement, sans se prendre la tête inutilement. Une fois ces éléments posés, les esprits apaisés, ils purent se donner l'un à l'autre.

Je résume ce qui s'est passé, bien-sûr, mais Serge ne m'en apprit pas beaucoup plus. J'eus juste confirmation qu'il s'était passé un truc entre ces deux mecs et que, apparemment, ils partageaient maintenant quelque chose rien qu'à eux...

Ce qui me chiffonnait, en revanche, c'est que j'étais le seul à le savoir et que je resterais le seul. Moi qui aurais voulu courir chez quelqu'un pour demander : «*Tu sais pas la dernière ?*»...

Allez, j'étais dans la confiance, c'est déjà pas si mal !

Sous aucun prétexte

Par la suite, Jean-Michel se rapprocha de moi, davantage encore. Je dirais, presque plus que Serge. C'était terrible pour lui qui devait trouver toujours plus de temps à consacrer aux autres : à Carole qui luttait contre les kilos de la grossesse, à Serge qu'il aidait en plus dans le chantier et enfin à moi auprès de qui il avait besoin de s'épancher.

Et moi, et bien je pris enfin mon courage à deux mains et j'affrontai Anna pour mettre fin à notre relation. Oh, l'exercice aura été finalement plus facile que je m'imaginai, parce qu'une vive colère m'a bien aidé... Je reprends le fil de l'histoire. La dernière fois que nous nous étions vus Anna et moi, on avait mangé au restau, j'avais cette odeur de chien mouillé dans le nez. On était allés dans son nouvel appart. On avait une nouvelle fois couché ensemble.

Elle m'avait ensuite ramené chez moi après que j'ai colmaté une fuite de liquide refroidissement de sa voiture toute neuve. Et là, j'avais trouvé un mot de son mari sur ma porte. Donc, je devais rompre, c'est tout. En plus, je ne pouvais pas coucher avec elle parce qu'il se passait quelque chose d'un peu bizarre au niveau de mon sexe et que je ne voulais pas me payer la honte...

Bref, on se retrouve dans un autre restau, le Palmarium, je crois. Là, je ne sais plus du tout ce que j'ai commandé. J'eus droit à un petit cadeau, comme chaque fois. Là encore, plus de souvenir. Ce soir-là, j'ai enfin débité ma tirade : *«Il faut que je te dise, Anna, que je t'aime bien, mais que je ne suis pas amoureux»*. Et là, c'est déluge de larmes en face de moi. Entre deux sanglots, une multitude de hoquets, de mouchages de nez, j'ai clairement entendu quelques propos effrayants : *«Pas grave... T'aimerai pour deux... Arrêté la pilule... Derrière les volets, il regardait... Procuration de ma grand-mère...»*.

J'ai tout fait repréciser. Il fallait que j'aie au bout de l'horreur de cette soirée. Je tremblais, j'étais frigorifié, j'avais soif et n'arrêtais pas d'aller pisser. Je voulais être sûr de ce que j'avais entendu. Pas tant concernant les sentiments, là je sentais bien qu'Anna était amoureuse et j'étais un peu gêné de ce que ce ne soit pas réciproque. D'autant que j'en profitais bien, quand-même. Non, c'est le reste qui m'intriguait.

Et oui, elle avait arrêté la pilule en espérant avoir un enfant de moi. Là-dessus, je lui affirmai que j'aurais aimé avoir été consulté avant, parce que ça me concernait un peu quand-même. Ce à quoi elle me répondit - fort justement - que je ne lui avais jamais posé de question concernant la contraception et que c'était pourtant mon affaire...

Que faisait Greg derrière les volets à nous regarder faisant l'amour ? C'était un marché. Il lui avait promis qu'il ne me frapperait plus s'il pouvait assister à nos ébats. Elle m'avoua au passage que ça l'excitait encore plus. Pour autant, il m'avait laissé un mot de menaces sur ma porte, preuve que l'histoire ne lui plaisait pas tant que ça. «*Il ne sait pas ce qu'il veut*», soupira Anna en levant les yeux au ciel.

Quant aux cadeaux, aux restaurants, au déménagement dans son nouvel appart, à la voiture neuve... Toutes ces dépenses étaient permises par la procuration sur le compte de sa grand-mère qui perdait la tête. «*Pauvrine*», ajouta-t-elle, sincèrement affectée.

Je sortis mon carnet de chèque et me levai pour partir. «*Je t'invite !*», insista Anna, les larmes aux yeux. Ce dernier regard me bouleversa. Mais il fallait que ça s'arrête. J'aurais voulu que rien de cela n'eût existé. Mais il était trop tard. Je réglai l'addition sans vérifier son montant et sortis du restaurant. Dans ma précipitation, je tombai sur Greg. Parti bille en tête, je fonçais entre les mini-cyprès qui ornaient l'extérieur de l'immense baie vitrée du resto. C'est là que cet abruti s'était caché pour nous mater. Je l'ai vraiment percuté, sans le reconnaître d'abord. C'est con, parce que si je l'avais reconnu, je n'aurais pas maladroitement retenu sa chute. Au lieu de ça, je le tenais dans mes bras ! Nos regards se sont croisés, tout aussi interloqués. Il se redressa et prit la direction de la porte du resto, comme s'il avait une faim subite.

Je repris mon chemin avec des envies de violence et filai chez Serge pour raconter ce fabuleux dîner, avec le risque de m'exposer à ses moqueries. Je frappai à sa porte, sachant qu'il était présent car j'entendais de la musique. Une porte qu'il vint entrebâiller, pour exhiber une tignasse hirsute et un air d'enfant coquin. Il n'était pas seul et me le prouva en ouvrant davantage la porte afin que je constate à la fois sa nudité triomphante et la forme féminine en attente, dans la lumière orangée de la pièce du fond...

- Tu veux entrer ?

Tétanisé, je ne sus si c'était une proposition de me joindre à eux ou si c'était une proposition de courtoisie (j'aurais alors attendu, un verre à la main, qu'ils finissent leurs affaires, que sais-je ?).

- Non, non, je vous laisse... Excuse-moi.

- Comme tu veux...

Encore une fois, je ne savais pas sur quel pied danser. Serge me fit la bise et referma cette fichue porte.

J'ai cogité tout le chemin retour. Je me suis même arrêté pour fumer une cigarette tranquille. Vu que ça me faisait tourner la tête, mieux valait que je ne marche pas...

Bof. De toute façon, j'avais ces curieux écoulements du sexe. Inutile de me payer une honte ou quelque chose dans le genre, en tentant une expérience érotique !

J'ai très vite appris, suite à consultations médicales, prélèvement humiliant, analyses et explication de texte par un spécialiste, que j'avais attrapé une maladie sexuellement transmissible. Des gonocoques, en d'autres termes, la blennorragie, la chaude-pisse, la chhtouille... Une saloperie dont seule Anna pouvait être à l'origine. De ce cadeau-là, je ne l'ai jamais remerciée. J'avais rompu avant.

J'étais très sage durant le traitement d'antibiotiques. Souvent mal au ventre, diarrhées imprévisibles.

Les doigts dans le nez

Le temps passa assez paisiblement. Pas de folies d'aucune sorte jusqu'à ce que les événements me poussent dans les bras de Sophie. Qui l'aurait cru ? Pas moi, en tout cas.

Les événements que j'évoque sont dus à Serge, bien évidemment. Je m'étais un peu replié sur moi-même, adoptant une attitude méfiante à l'égard des autres et tout particulièrement de la gent féminine. Je crois que je devenais misogyne. Il faut dire que l'environnement amical ne m'aidait pas. Toujours autour de la même question : «*alors, t'as rencontré quelqu'un ?*». «*Sexuellement, t'en es où ?*». «*T'en as pas marre d'être seul ?*». «*T'as des airs de vieux garçon !*»...

Un soir que j'étais allé manger chez Carole et Jean-Michel, irrité par les interrogations de l'hôtesse, j'ai répondu que, *peut-être*, j'étais homosexuel. J'ai remarqué que Jean-Michel avait rougi et je m'en voulais d'avoir évoqué un sujet qui pouvait le mettre mal à l'aise. Mais Carole n'avait rien remarqué de ce côté-là. Elle se caressait le ventre, comme à son habitude et se mit à me poser davantage de questions, s'imaginant que ces pseudos révélations allaient me soulager de cette souffrance d'un secret trop lourd à porter.

Finalement le sujet m'amusait. Je ne faisais que répondre à des questions, dans le sens précis que Carole souhaitait. Pendant ce temps, Jean-Michel s'évadait et laissait planer son esprit. Et puis comme chaque soir depuis que je connais Carole enceinte, elle tomba de sommeil assez vite, nous laissant le champ de bataille de la cuisine. Jean-Michel et moi prîmes les choses en mains, la vaisselle et le rangement, tout en discutant comme de vraies commères. Se sachant à l'abri des oreilles de sa compagne, il me confia la nature de sa dernière entrevue avec Serge. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il était enthousiaste ! Cette relation était pour lui une découverte épanouissante et pour lui et pour Carole qui le découvrait plus sensible que jamais.

Jean-Michel me parla assez pesamment de la relation physique qu'ils avaient eue, Serge et lui. C'était pesant, parce que j'avais déjà eu droit à la description du comportement exemplaire et bouleversant de l'animal. Mais cette fois-ci était davantage touchante, je reconnais.

- Il s'est donné intégralement. Je ne sais pas comment on en est arrivés-là, mais je me suis trouvé en lui, le tenant dans mes bras.

Et puis par une force incroyable, je me suis déchaîné avec presque de la violence... Il était d'une beauté incroyable et ne me quittait pas des yeux, comme suppliant... Suppliant je ne sais pas quoi, que j'arrête ou que j'y aille encore plus fort. Enfin au bout de très peu de temps, alors que je cherchais à l'embrasser, j'ai senti contre mon ventre jaillir son sperme chaud. Il a joui comme ça, pendant que je le prenais, en murmurant simplement "Ah, oui" ! Et moi, ça m'a littéralement fait exploser. En lui. Nous sommes restés enlacés et imbriqués un bon moment, peut-être dix fois plus longtemps que ce qu'aura duré notre accouplement.

- Accouplement ? Tu parles comme si vous étiez des animaux !
- Ah, mais on s'est conduits comme des bêtes. C'était pas bien raffiné... Mais merveilleux.
- Bon, mais la suite des événements ?

Je savais que Serge était LE meilleur coup de la terre, le gars de l'exploit unique et le grand consommateur de la poupée jetable... J'espérais que Jean-Michel ne se serait pas entiché dangereusement, après cet événement sans lendemain possible.

- On en a parlé. Tu aimes le rhum ?

Jean-Michel disparut de la cuisine quelques instants pour y revenir armé d'une bouteille transparente à l'étiquette verte. Un rhum de l'île de la Réunion. Nous reprîmes nos verres pas encore lavés pour préparer des Ti'punch en ricanant bêtement.

Jean-Michel prit son verre et une chaise sur laquelle il se posa comme un cow-boy de western.

- On garde notre relation secrète. Ce sera plus beau et plus fort. Lui, continue ses histoire avec les nanas, toujours différentes et moi avec la femme de ma vie, la future mère de mes enfants...
- Ah, parce qu'il est prévu que vous en ayez plusieurs, des gosses, avec Carole ?
- Si je m'étais laissé faire, on en aurait déjà eu cinq. De ses caprices, le plus difficile, c'est la couleur des enfants !
- Bon, donc, vous vous retrouverez, Serge et toi et vous aurez une relation secrète, parallèlement à vos vies, l'un de tombeur de filles, l'autre de bon père de famille, c'est ça ?
- Exactly ! Même que ce sera plus facile que tu crois.

Sur ce, Jean-Michel posa bruyamment son verre vidé sur la table en plantant son regard dans le mien, avec un air de défiance.

- Je croise les doigts pour que ça marche.

J'étais sincère.

Ni l'un ni l'autre ne reprit la parole. J'étais pour ma part arrivé au fond de mon verre, cherchant à récupérer l'épais sirop de sucre roux.

Je pris congé de Jean-Michel. J'avais la pensée obsédante de mes écoulements du sexe. La guérison était proche, mais j'avais toujours peur que quelque chose ne fut visible au niveau de ma braguette.

La caravane passe

Etait-ce à cause de l'été ? Toujours est-il que je ne vis personne durant presque un mois. Enfin, personne de mes connaissances habituelles. Je n'avais pas pris de congés, mais je partais pour des week-ends à la mer, à la montagne, rejoignant de lointains amis. Même au boulot, je ressentais cette espèce de solitude. Ma chef partie au Portugal, dans la famille de son mari, j'errais des journées entières au labo. La boîte déserte, ou presque.

J'étais passé voir le terrain de Serge. Une caravane y avait été installée. Les roues de ma bagnole servaient toujours de repères. Quelques tranchées creusées préfiguraient les fondations à venir... Le chantier avait démarré. Mais pas âme qui vive à cet instant-là. Et c'est amusant, parce que cette visite manquée sur les coteaux coïncidait exactement avec celle de Serge à mon domicile. Nous nous étions stupidement croisés, ce que je découvris grâce à un petit mot griffonné sur un ticket de caisse collé je ne sais comment à ma porte. «*Avec ma bave ! J'aurais aussi bien pu utiliser mon foutre, s'il m'en était resté une goutte...*», m'expliqua-t-il un peu plus tard, en pleine rue, bien évidemment.

Nous nous étions finalement installés à une table du bar, le Rio loco. Serge portait une barbe de quelques jours qui m'avait agressée quand on s'est fait la bise. Mais il avait vraiment bonne mine, l'air heureux et le regard moqueur comme aux meilleurs jours. Son chantier commençait à prendre tournure et lui demandait pas mal de temps. Comme je m'étonnais de ce que je n'aie pas encore constaté d'avancée remarquable, il m'expliqua que malgré le temps qu'il y passait, il n'y travaillait pas beaucoup. Tout simplement parce que Jean-Michel l'y rejoignait et qu'ils passaient ensemble plus de temps à faire des "cochonneries" qu'à réellement travailler. «*Mais de toute façon, les artisans doivent venir faire l'essentiel*», me rassura-t-il sur un point qui ne m'affolait pas vraiment...

Et puis les verres se succédant, nous papotions, hilares, évoquant nos turpitudes intimes. Serge ne ralentissait pas son rythme de consommations de filles. Il râlait d'ailleurs que je le qualifie ainsi, de consommateur de filles. Je ne doutais pourtant pas de tout le respect qu'il pouvait avoir à l'égard de ces dames et de ces demoiselles.

Et puis il y avait l'étonnante régularité de ses rencontres avec Jean-Michel. Une exception qu'il considérait bien comme tel, et qu'il continuerait à poursuivre. *«J'ai envie de l'un et j'ai envie des autres. Mais il n'y a qu'une personne avec qui j'ai besoin de recommencer, de me donner à fond, c'est Jean-Michel. Après, quand on n'est pas ensemble, je suis dispo et je regarde ailleurs, normal, non ?»*.

Etrange manège. Chacun des deux vivait sa petite vie, l'un de futur père de famille, toujours prêt à aider son meilleur ami à son chantier (bien sûr !) et l'autre, de séducteur irrésistible.

Les choses étant posées comme-ça, le temps a passé sans grand bouleversement. La maison de Serge prenait tournure, une belle battisse dont les finitions restaient à faire. La caravane était toujours sur le terrain qui ne ressemblait pas encore à un jardin. Le repaire des deux compères. Je les voyais parfois avoir un comportement d'amants qu'ils pouvaient se permettre en ma présence. Je dois bien avouer que cela me troublait, malgré la connaissance, l'habitude...

Et puis il est normal que j'aie pris un peu de distance avec eux. C'est toujours comme-ça quand on est avec quelqu'un. Là, ça a été mon tour. J'avais donc connu un rapprochement avec Sophie, la grande et belle Sophie. C'était une manigance de Serge, d'ailleurs. Il avait parfaitement réussi son coup. Enfin bref. Nous avons fini par nous retrouver dans les bras l'un de l'autre, à la fin d'une soirée que nous n'avons pas voulu terminer dans une séance de baise pitoyablement alcoolisée. S'il est une première fois glorieuse, en voici une !

Je n'ai rien fait de spécial, mais après s'être incroyablement rapprochés, après avoir clairement dit que nous nous plaisions physiquement, sur le canapé de Serge, nous avons convenu de nous revoir et de "tenter notre chance". Le marché était clair : pas de moqueries superflues, de l'humour, d'accord, mais pas de mots blessants.

Et bien ça a marché ! Trop bien, d'ailleurs...

Parce que presque instantanément Sophie était enceinte. Nous étions enchantés d'avoir laissé faire la nature et nos pulsions.

Malheureusement, nous ne nous étions pas donné le temps de vivre notre relation bien à nous, plutôt que de nous trouver embringués dans la parentalité aussi vite. Du moins, c'est ainsi que je le vois. Je n'ai aucun regret. Sophie non plus. Nous restons bons amis malgré tout et je la trouve toujours aussi séduisante tant d'années après. Mais

il est clair que c'est ce qui nous a conduits à nous séparer aussi vite, après la naissance de Fanny. Nous nous sommes séparés alors qu'on ne s'était même pas installés ensemble.

C'est pile au moment où Carole accouchait que Sophie a découvert son état. Elle a râlé - juste un peu - parce que son boulot de kiné commençait à marcher et que le moment n'était pas le meilleur. Mais existe-t-il le moment parfait ?

Moi, j'étais complètement perdu. Très content, mais perdu. Je ne disais rien et parfois on me reprochait de ne rien exprimer de ma joie, de tout ce bonheur, etc, etc. Les événements ont filé à une vitesse incroyable.

Jusqu'au bout, Carole ne s'est rendu compte de rien concernant la liaison entre Serge et Jean-Michel. Ce qu'elle savait et dont elle entendait parler, c'est de la succession de filles entre les pattes de Serge. Elle estimait que quand Serge et Jean-Michel étaient ensemble, sur le chantier de la maison, alors au moins, la gent féminine était à l'abri. Point sur lequel elle avait tout à fait raison puisqu'ils avaient vraiment autre chose à faire. De la maçonnerie, par exemple...

Et voilà, Carlos est arrivé au monde. Au cœur de l'automne. Je crois bien que c'est à ce moment-là que Jean-Michel a commencé à déconner. Devenu plus sensible et électrique que jamais, sa susceptibilité finissait par devenir pénible. Toujours bonne pâte et franchement adorable, mais il fallait vraiment faire attention à ce qu'on disait. Surtout moi, parce que j'étais dans son secret et qu'il voyait tout le temps des allusions de ma part. Devenu parano, même.

Un soir, Serge est passé chez moi. Il m'avait confié sa peur que Jean-Michel ne devienne jaloux. Ca ne faisait pas partie de leur contrat. Nous n'avons plus jamais eu l'occasion d'en reparler, mais je me souviens très bien avoir perçu un petit nuage passer dans son regard.

Un an plus tard, j'étais moi-même dans la gestion un peu compliquée de la vie à trois (papa-maman-bébé), sans logement commun. Je dormais donc souvent chez moi pour de courtes nuits, regrettant de n'avoir pas su convaincre Sophie qu'un foyer commun ne ruinerait pas son indépendance. Peu à peu s'insinuait en moi l'idée de ne pas faire partie de l'univers de Sophie et de Fanny. L'idée de n'avoir été qu'un

procréateur. Je n'avais plus qu'à attendre et la rupture arriverait toute seule. Du moins, je l'imaginai bien comme cela.

Avec un peu de courage, je décidai d'écrire une belle lettre à Sophie pour lui faire part de mes grandes craintes, du désir de poursuivre ma route avec elle et de ma volonté d'être présent aux côtés des deux femmes de ma vie...

Avant de passer chez Sophie, après le boulot, j'avais croisé Jean-Michel avec Carlos dans les bras. Leur ressemblance était frappante. La même forme des yeux, cet air un peu désabusé. Ils portaient tous les deux une casquette qui cachait leur peu de cheveux tant l'un que l'autre. Je les ai trouvés très beaux.

Le téléphone sonna pendant que je me torturais à trouver la formule pour bien démarrer ma lettre. Il était plus d'une heure du matin. Serge me demandait s'il pouvait passer. Démarche plutôt inhabituelle pour lui : s'il voulait passer, il passait sans poser de question, quelle que soit l'heure !

Là, j'ai fait une chose que je n'aurais jamais dû faire. Je m'en veux encore. J'ai refusé qu'il passe. Je lui ai expliqué que j'écrivais une lettre compliquée et que je ne pouvais pas me disperser. Sur ce, Serge me traita affectueusement de salaud et raccrocha. Au résultat, je ne suis pas parvenu à écrire une ligne. Je suis parti prendre une bière avant que les bars ne ferment. Je suis rentré chez moi alcoolisé et me suis effondré sur le canapé jusqu'à ce qu'on frappe à ma porte. C'étaient des coups rapides et secs. Je regardai l'heure : 6 heures 22. Mon réveil ne devait sonner que 38 minutes plus tard.

Derrière la porte, Jean-Michel, avec une tête à faire peur. Il était bizarrement habillé, son pull à l'envers. Je le fis entrer et lui demandai "deux secondes". Il fallait que je me brosse les dents.

Quand je le rejoignis dans le séjour, il était recroquevillé sur lui-même et pleurait. A mon approche, il se mit à trembler et à sangloter avec une violence inouïe. De longues minutes se sont écoulées avant de retrouver un calme relatif. Il repoussa la main que je posai sur son épaule. Plus de larmes, plus de sanglots, mais les mots ne parvenaient pas à s'échapper de sa bouche. J'imaginai la rupture avec Serge. Avec Carole. Avec les deux. J'en arrivais à me figurer l'horreur du décès du petit Carlos. Je n'y étais pas du tout.

Il avala sa salive desséchée, remplie d'épines.

Jean-Michel prit une grande inspiration, se redressa et me regarda droit dans les yeux. Puis il se mit à parler.

- Je l'ai tué. Il est mort.

Vous avez demandé la police

«J'ai tué Serge et j'ai pas le courage de mourir, pourtant, c'est tout ce que je veux. Je suis fou. Je suis devenu complètement fou. Je voulais le voir. Je voulais être avec lui. Mais il m'a renvoyé. Il avait un rendez-vous. Une fille, je suis sûr. Je me suis énervé, mis en colère. Rien n'y a fait. Je suis parti. Mais je suis retourné à la caravane et j'ai attendu qu'il revienne. Il est revenu, très tard. Il ne m'a pas vu. Je suis resté dehors et j'ai entendu qu'il téléphonait à quelqu'un qu'il a traité de salaud. Mais gentiment, parce qu'il a rigolé. C'était peut-être toi... Je sais pas».

Jean-Michel continuait à me regarder fixement, sans expression.

J'ai eu un pincement au cœur. J'avais des vertiges et des fourmillements aux mains. Je n'ai pas fait un geste, pas un bruit.

- Puis je suis entré dans la caravane, sans frapper, sans rien dire. Il était surpris. Il m'a demandé de partir. J'ai essayé de l'attraper, de l'embrasser, mais il s'est débattu. J'avais envie de lui, j'avais envie de crier, j'avais envie de pleurer. Je me suis déshabillé. Je me suis mis nu devant lui et j'ai essayé de l'attraper à nouveau. Mais il a éclaté de rire. Je me suis jeté contre lui. Sa tête a cogné et il est tombé, un peu assommé je crois. Je me suis mis sur lui et j'ai essayé de l'embrasser, mais il détournait la tête. J'étais en rage. J'ai serré son cou. Il ne riait plus, il ne se débattait pas. Il se laissait faire. Alors j'ai essayé de l'embrasser à nouveau. Il a détourné la tête encore une fois. J'ai serré plus fort, encore plus fort, en criant... Quand j'ai lâché son cou, j'ai pu l'embrasser. Il ne respirait plus. J'ai pensé que je pouvais peut-être le ranimer, qu'il me restait quelques secondes pour le ranimer... Mais j'ai eu peur qu'il me repousse. Je me suis allongé sur lui. Je suis resté contre lui, jusqu'à ce que j'aie trop froid. Je veux mourir, mais je peux pas résister au froid. Je suis foutu.

Jean-Michel baissa les yeux vers le sol. Je vis tomber une larme.

- Je fais quoi, maintenant ?
- Remets ton pull à l'endroit. Je crois qu'il faut assumer.
- Je vais assumer, tout assumer...
- Ok, alors, retourne à la caravane et attends.

Jean-Michel ne me dit plus rien. Il remet son pull à l'endroit et partit. J'attendis quelques minutes, histoire de calmer mes tremblements. Appeler la police était-elle la chose à faire ? La question, je me la pose encore.

Je composai le 17.

L'apéro du puceau	P. 3
Fatale invitation	P. 11
Le train en marche	P. 20
Ciel, mon mari	P. 27
In vodka veritas	P. 36
Des pâtes au chien	P. 40
Heureuse visite	P. 45
Sous aucun prétexte	P. 48
Les doigts dans le nez	P. 51
La caravane passe	P. 54
Vous avez demandé la police	P. 59